

SOMMAIRE

EDITORIAL	3
LES FOLLES CONSEQUENCES D'UN ENNUI MECANIQUE	6
DE LA «BONNE» PRATIQUE CYCLISTE : SOYONS TOLERANTS !	9
ABANDONNEE	10
LA LETTRE P... COMME PERDOUX	11
PETIT LEXIQUE POLYGLOTTE	12
A LA DECOUVERTE DE LA MONTAGNE DES DIEUX OU CYCLOTOURISME DANS LE MASSIF DU DONON ...	17
LE COL DES PARISIENS	18
DIX ANS DEJA !	19
MON PREMIER 2000.	20
LE CYCLO VU PAR UN CINEASTE	22
MES PYRENEES ONT 50 ANS	23
LETTRE.....	25
DERNIERE ETAPE	27
LES COMMANDEMENTS DU CYCLO	29
GITES RURAUX	30
CENT ET ORS L'HABIT DE LUMIERE	32
RUDE JOURNEE POUR LA PETITE REINE	33
ALTITUDE 3000	34
DE 1 A 129 OU COMMENT ON DEVIENT MEMBRE DES 100 COLS.....	37
UN COL ALSACIEN NON REPERTORIE.....	38
RECIDIVE	39
MA CHERE ARSINE.....	41
PAR MAUX ET PAR VAUX.....	42
COMMENT OCCUPER UN 22 JUILLET	44
LA CYCLOLONGA DEI LAGHI PREALPINI.....	47
LES DAMNES DU TOURMALET	49
MEA CULPA.....	50
LE COL DE LA GRANDE CASSE 3098 m A BICYCLETTE AOUT 1929.....	52
TOUT EN ROULANT	54

EDITORIAL

Chers Amis du Club des Cent Cols,

L'ai-je attendu ce jour où par l'intermédiaire de notre revue, je vais avoir enfin le plaisir de bavarder un peu avec vous.

Quand mon grand et fidèle ami Jean PERDOUX m'a fait l'honneur de me proposer de m'occuper du Club des 100 Cols, je n'ai pas hésité un instant et pour deux raisons. La première, essentielle, est tout simplement que la proposition venant de lui, eu égard à notre amitié, je ne pouvais en aucun cas lui refuser. Il a donné tant d'années de sa vie professionnelle, familiale et cyclotouriste à cette belle cause qu'il eût été indécent de ne pas accepter, sur sa demande, de le décharger pour un temps d'une aussi lourde tâche, si exaltante fût-elle.

La deuxième, qui n'est pas négligeable non plus, est que j'étais très tenté par cette expérience humaine passionnante que constituait la gestion d'un club sportif de plus de 1000 membres et dont la croissance est actuellement à sa période maximale.

Est-il besoin de préciser que je n'ai pas été déçu après cette première année d'exercice ! J'ai toujours pensé que les relations humaines et à plus forte raison sportives restaient le seul moyen de nous permettre de supporter au mieux l'agression de plus en plus contraignante de notre société. Ma correspondance et les nombreux contacts que j'ai eus avec les membres de notre petite Confrérie n'ont fait que me conforter dans cette affirmation.

Sois-en vivement remercié, mon cher Jean, d'autant plus que j'ai trouvé tout au long de ces contacts, les trois qualités essentielles qui constituent l'éthique du Club que tu as fondé : la Confiance, la Simplicité et l'Honnêteté.

CONFIANCE, avec cette multitude de lettres reçues où l'on n'a cessé de me demander des conseils et des avis sur des cas personnels et intimes dépassant parfois même le cadre du cyclotourisme mais auxquels je me suis toujours efforcé de répondre, sans doute maladroitement quelquefois, autant avec le cœur qu'avec la raison. N'est-ce pas vrai, Amis Tarbais, entre autres ?

SIMPLICITE, avec la forme même de nos correspondances et l'esprit qui s'en dégageait. Nous sommes en effet un bloc de près de 1200 membres à ce jour, et il n'est pas nécessaire de s'étendre sur la diversité professionnelle, familiale et sportive de ces 1200 correspondants ! Il y a tout dans notre petit monde : ouvriers, architectes, militaires, agriculteurs, magasiniers, directeurs commerciaux, employeurs, employés etc...etc... et je peux vous assurer que je n'ai jamais vu un membre de notre Confrérie faire un « distinguo » quelconque dans sa correspondance eu égard à sa situation professionnelle. Nous avons tous un amour commun : le Cyclotourisme en Montagne et cet état d'esprit n'a jamais été démenti au cours de cette année écoulée et a présidé à cette simplicité que je loue aujourd'hui et qui a contribué à uniformiser et solidariser notre Confrérie. Mon vœu le plus cher est que cette simplicité soit toujours la qualité maîtresse du Club des Cent Cols au cours des années à venir.

HONNETETE enfin, et j'en veux pour preuve toutes les demandes qui me sont adressées sur la justification de telle ou telle homologation d'un col nouveau, tous les rectificatifs qui sont apportés volontairement par les candidats lorsqu'il y a discussion sur l'existence de tel ou tel passage découvert lors d'un circuit et qui pourrait être un col à ajouter à la longue liste, et toutes les preuves photographiques ou autres que l'on m'adresse au moindre doute.

Il faut ici être très clair pour l'avenir. Cette honnêteté nous honore car elle reflète bien l'esprit de notre Confrérie Cyclotouriste, mais il ne faut tout de même pas oublier que nous sommes entre adultes et spor-

tifs, deux conditions qui seront toujours suffisantes à mes yeux pour que je me passe bien volontiers de toutes les preuves que l'on ne manque pas de m'adresser à la moindre occasion.

Mon principe est simple et j'y tiens beaucoup ; je fais une totale confiance à tous les membres présents et à venir et il leur suffit simplement de me préciser le nom du nouveau col qu'ils ont franchi pour que je l'homologue aussitôt. Il faut en effet être réaliste : quels que soient les moyens de contrôle que nous pourrions utiliser, nous n'empêcherions jamais les tricheurs d'être plus forts que nous ! D'ailleurs si cela devait leur apporter une quelconque satisfaction intime ; je ne verrais aucun inconvénient : je ne suis pas leur « conscience » et je ne voudrais l'être en aucun cas ! J'aime mieux admettre une fois pour toutes qu'il n'y a pas de tricheurs au Club des 100 Cols. Cela simplifie le travail et reste bien dans l'esprit de son fondateur : Jean PERDOUX.

Tel est ce que j'ai ressenti tout au long de cette première année d'exercice de la vie intime de notre Confrérie. Soyez-en tous remerciés car vous m'avez apporté, à des degrés divers, beaucoup de chaleur humaine dans cette lourde tâche.

Et, puisque nous sommes dans le chapitre des remerciements, permettez-moi d'en adresser quelques-uns profondément sincères.

MERCI donc à tous les membres qui m'ont soutenu et réconforté par leur lettre chaleureuses en fin d'année. Il y en a eu énormément et cela « tient chaud au cœur ».

MERCI aussi à tous les membres et généreux donateurs qui ont dépassé la somme fixée pour la cotisation annuelle, dans le but de nous aider à poursuivre notre travail et la rédaction de la Revue annuelle.

MERCI à H. DUSSEAU, Président du Vélo-Club d'Annecy, qui nous apporte toujours une aide précieuse, efficace, et une caution morale dont notre Club ne doit jamais se départir.

MERC à J. GOTHON, Trésorier compétent qui tient avec tant de gentillesse les rênes des finances de notre Confrérie. Il ne faut pas perdre de vue en effet que si tous les membres du Club des 100 Cols réglent régulièrement leur cotisation annuelle , cela ferait un budget de plus de 20.000 francs par an. Mais ce n'est pas encore tout à fait le cas !

MERCI à J. PERDOUX pour tout ce qu'il a fait pour le Club depuis des années et pour tout ce qu'il continuera de faire, puisqu'il s'occupe de la revue annuelle à laquelle vous tenez tant, tous les membres sans exception, à en juger par vos lettres d'encouragement, ainsi d'ailleurs que de la Concentration Annuelle du Club des 100 Cols dont il vous entretiendra dans les pages suivantes, et qui aura lieu dans les Vosges en 1981. Merci à Charles DOIZOT, qui durant deux mois , travaille comme un bénédictin pour effectuer le classement des membres !! (Heureusement Charles est à la retraite).

MERCI encore à B. CHAUVOT qui fait un travail de titan pour nous livrer une véritable « bible » qui rassemblera tous les cols français mis à jour et qui sera pour nous tous, la référence suprême et indispensable.

MERCI enfin, et surtout au VELO et à la MONTAGNE qui ont permis à chacun d'entre nous, au cours de cette année écoulée et selon nos possibilités, de s'évader un peu des contraintes journalières et de se surpasser le plus souvent possible dans un effort intéressé par la suprême des récompenses l'acquisition d'un col nouveau avec tout ce que cela implique de plaisir sportif et touristique.

Pour CONCLURE, permettez-moi de vous donner quelques précisions pour l'avenir. Je vous remercie par avance de votre compréhension et de votre collaboration, car cela nous aidera beaucoup dans notre tâche, de plus en plus lourde, au fur et à mesure que la densité du Club augmente évidemment.

Si l'Ethique du Club des 100 Cols devait changer dans les années à venir, si l'on devait par exemple envisa-

ger des classements, des honneurs des contrôles de surveillance etc..., il en serait fini de cette simplicité et de cette confiance qui m'ont frappé au cours de cette première année si enrichissante de «gestion morale» du Club.

Notre puissance numérique, de plus en plus forte, ne doit jamais nous égarer, à l'avenir, en nous confinant dans un isolationnisme qui ne pourrait qu'être préjudiciable à la Confrérie et à son image de marque. Mais il nous faut cependant conserver un certain anonymat moral qui ne pourra être levé qu'à l'occasion d'une rencontre collective ou individuelle des membres entre eux, qu'elle soit effective, sur un vélo, ou écrite, lors d'une correspondance. C'est la condition indispensable à notre totale indépendance.

Croyez-bien que nous y veillerons de toutes nos forces au cours des prochaines années.

Et maintenant, tous en selle et grande saison 81.

Henri Bouchez
Annecy, mars 1981

LES FOLLES CONSEQUENCES D'UN ENNUI MECANIQUE

Connaissez-vous Dormeyat ? Non, bien-sûr et j'aurais probablement traversé ce village sans attrait particulier sans y prêter attention si le malencontreux hasard d'une panne ne m'avait obligé à y faire étape. Disons que c'est quelque part dans le centre de la France .

Cela se passait un samedi en fin d'après-midi, lorsque ma roue libre me refusa tout service et me voilà pédalant dans le vide avec tout juste assez d'élan pour atteindre les premières maisons de Dormeyat et le magasin d'un marchand de cycles assez inattendu en un lieu aussi retiré. Dans mon malheur, j'avais quand même de la chance, du moins je le croyais. J'étais à peine entré dans le magasin qu'une voix venue de l'arrière boutique m'apostropha par un : « Qu'est-ce que c'est ? » glapi sur un ton beaucoup plus usité chez les concierges que chez les commerçants. Une minute s'écoula quand apparut enfin un personnage entre deux âges à la mine aussi renfrognée que celle d'un plantigrade. J'eus à peine le temps de lui exposer le but de ma visite qu'il explosa littéralement : « A six heures du soir, mais vous n'y pensez pas ». J'eus beau lui expliquer qu'il n'était que six heures moins cinq , que je pourrais très bien faire le travail moi-même s'il acceptait de me vendre une roue libre et me permettre d'utiliser son outillage quelques minutes, rien n'y fit. A bout d'arguments, je lui demandais de m'indiquer où se trouvait son confrère le plus proche. Pour toute réponse, il me poussa presque dehors et me claqua la porte au nez, et pas au sens figuré du terme mais au sens propre, la porte vitrée s'arrêtant au ras de mon appendice nasal. Pour achever le tout, deux tours de clé au verrou et autant à la serrure. A deux pas de là se trouvait un tas de pierres ; comme j'ai regretté ce jour là d'être si peu doué pour les gestes voyoucratiques.

Il y avait aussi un hôtel à Dormeyat, un hôtel d'aspect un peu vieillot où la clientèle ne devait guère se bousculer. Il ne me restait plus qu'à aller y demander le gîte et le couvert. La patronne m'impressionna quelque peu ; elle me dépassait de dix bons centimètres, des bras de boulanger avant l'invention du pétrin mécanique et le verbe haut et sonore. Le gîte ne posait aucun problème mais pour le couvert, il y avait un petit ennui. La salle à manger était occupée par un repas de famille d'une trentaine de couverts et elle ne pouvait pas imposer la présence d'un inconnu, fut-il le meilleur des hommes à ces gens-là . J'eus la bonne idée de lui raconter la réception que m'avait réservée le vélociste (hum) du village. Alors ce fut l'explosion: « Ah cela ne m'étonne pas de lui, ce vieux porc, ce vieux etc... il va bien faire fuir tous les touristes déjà pas si nombreux, cet espèce de !!! . Elle avait le verbe pas seulement haut et sonore l'aubergiste mais aussi passablement coloré. Du coup, mon couvert ne posait plus de problème, on me servira à la cuisine, et je n'irai pas me coucher le ventre creux et je vous ferai un prix d'ami, et quand il y a pour trente, il y a bien pour trente et un.

Tout en s'affairant au milieu des casseroles, elle me raconta sur son voisin les plus épouvantables histoires . Elle lui vouait la plus solide rancune depuis un jour, quelques années plus tôt, où elle lui avait apporté une vieille bécane à remettre sur roues : « Allez la faire réparer où vous l'avez achetée » avait grogné le plantigrade. Elle eut beau lui expliquer que cette bicyclette était un cadeau de mariage que l'on avait fait à sa mère en 1919 et qu'elle avait été achetée à la « Manu » de St Etienne, le plantigrade lui avait claqué la porte au ras du nez, ce qui ne l'aurait guère arrangé vu qu'il était déjà passablement aplati.

Décidément, c'était une vocation chez ce type là d'abîmer le nez des clients et pour terminer cette inquiétante prédiction : « un jour, je finirai par lui casser la gueule ». J'appris aussi, ce qui était moins réjouissant que le plus proche mécano était au chef-lieu du canton, à quinze kilomètres, belle séance de footing en perspective et que le lendemain dimanche, il était sûrement fermé. Il ne me restait plus qu'à me rattraper sur le repas, un vrai banquet, je bénéficiais du repas de famille. D'ailleurs, on ne semblait pas s'ennuyer dans la grande salle ; on riait, on plaisantait, on trinquait gaillardement ; sûrement que chacun allait chanter la sienne. Ce n'est pas tous les jours la noce, j'en avais d'ailleurs vu trois dans les villages que j'avais traversés. Tous ces joyeux dîneurs allaient me refaire le coup de la noce à Maryvonne ; une nuit blanche vieille de deux ans. Cela s'était passé dans un hôtel de Landerneau, quel bruit on avait fait cette nuit là à Landerneau, à croire que l'on remariait une veuve, pourtant elle était jeune et jolie la Maryvonne. Cela s'était terminé

avec l'aube après que le grand père qui avait un peu forcé sur le muscadet eut achevé un récital de biniou plutôt discordant. Espérons qu'à Dormeyat ce sera moins long.

Ce fut même moins long que je ne le pensais. J'avais tout juste gagné ma chambre quand j'entendis des claquements de portières de voiture, des bruits de moteurs, quelques éclats et tout rentra dans le calme.

Peu après, j'entendis des pas dans la chambre voisine, puis des rires étouffés.. puis les grincements significatifs d'un sommier métallique fatigué par bien des nuits de noce . Car cela ne faisait aucun doute, c'était les jeunes mariés qui occupaient la chambre voisine. Les rires étouffés se prolongèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit et le sommier métallique se livra à un vrai récital de musique de chambre. J'aurais sans doute trouvé cela drôle si la pensée des quinze kilomètres à pied qui m'attendaient ne m'avait ramené à des considérations plus austères.

Le lendemain en prenant mon petit déjeuner, j'affirmais à la patronne que j'avais très bien dormi, que la soirée de noce m'avait paru bien courte et que les jeunes mariés avaient été bien sages. J'allais peut-être y ajouter une allusion discrètement égrillarde sur les bruits du sommier mais à ce moment mon hôtesse prit une mine tellement effarée que je m'arrêtai net, flairant la catastrophe : « Mais monsieur, s'exclama-t-elle, ce n'était pas un repas de noce mais un repas de funérailles, vos voisins de chambre étaient la fille et le gendre du défunt, ce ne sont pas de jeunes mariés, ils ont un fils qui fait son service militaire ».

Kolossale Katastrophe, il y a des jours où l'on manie la gaffe avec plus de dextérité qu'un vieux marinier. Etait-ce de ma faute si le samedi est le jour des mariages, et si la veille j'en avais rencontré déjà trois et si le grand-père venait enfin d'abandonner à sa descendance un héritage si longtemps attendu ?

Il était temps que je quitte Dormeyat avant d'avoir déclenché un cataclysme mais le processus en était trop engagé pour s'arrêter. Pendant que dans la remise je bouclais mes sacoches, des cris, des interjections fort malsonnantes, des épithètes que la plus élémentaire décence m'empêche de répéter éclataient dans la rue, proférés par une voix au timbre haut et sonore et je sortis juste à temps pour voir ma bonne aubergiste expédier un superbe doublé gauche-droite sur le nez du marchand de vélos. Enfin, c'était bien son tour à celui-là de se faire cabosser le nez. De la part d'une « faible femme », le cou de griffe ou le tirage de cheveux (inopérant car le mécanicien était chauve..) eut été plus indiqué. On aurait cru voir Mohamed Ali en personne, elle en avait à peu près le poids, partant à la conquête du titre mondial.

Sans réfléchir et surtout par la force de l'habitude, je sautais en selle n'ayant pas la moindre envie de continuer à jouer le rôle du détonateur dans cette poudrière villageoise et sans plus penser que ma roue libre cassée allait m'obliger à mettre pied à terre au bout de quelques mètres mais là... miracle, elle accrochait.

Je parcourus ainsi mes quinze kilomètres à une moyenne hautement contemplative, osant à peine frôler mes pédales, tremblant à l'idée que si je faisais roue libre, cela ne raccrocherait peut-être plus. Il y eut quelques ratés qui me donnèrent des sueurs froides. Je trouvais cela parfaitement idiot vu que je ne pourrais pas me faire dépanner avant le lendemain, j'avais bien le temps d'arriver et pourtant dès les premières maisons du chef-lieu de canton, j'eus l'impression que le miracle allait continuer. Je passais d'abord sous une banderole portant l'accueillant slogan « Soyez les bienvenus » que j'appréciais d'une façon plutôt mitigée, puis sous un arc de feuillage, puis d'autres banderoles, des guirlandes, des oriflammes, puis une troupe d'adorables petites majorettes suivie d'une fanfare tonitruante. Distrain par ce beau spectacle, je me trouvais soudain au milieu d'un peloton de maillots bariolés et de vélos rutilants, le tout baignant dans l'odeur de l'embrocation. Inutile de dire qu'avec mes roues de 650 et mes sacoches, je ne passais pas inaperçu. Quelques lazzis partirent des rangs du public : « T'arrive juste, on t'attendait pour donner le départ » gouailla l'un d'eux mais quand j'entendis un quidam braire : « Vas-y le diplodocus », je me fâchai « C'est comme ça qu'on est les bienvenus ici, vous feriez mieux de m'indiquer où je peux me faire dépanner ici » et je leur montrai ma roue libre qui tournait désespérément dans le vide, sans appel cette fois.

Et bien oui, j'étais le bienvenu. Le vélociste du coin flairant qu'il allait faire des affaires avec tous jeunes coureurs, grands casseurs de matériel, était resté ouvert. Pendant qu'il remettait mon vélo en état de remplir

sa mission, je lui racontais mon équipée de la veille, l'accueil plutôt réfrigérant de son confrère, ce qui ne sembla pas le surprendre et le pugilat final mais passant sagement sous silence le joyeux repas de funérailles et le sommier métallique.

Je n'étais pas encore au bout de toute cette série d'incidents loufoques. L'histoire du combat de boxe entre l'aubergiste et le mécano l'amusa beaucoup et il me raconta une chose qu'un cervelet de diplodocus n'aurait jamais imaginée.

Il y a une douzaine d'années, la patronne de l'auberge s'appelait le patron... mais à la suite d'on ne sait trop quel incident indépendant de sa volonté, il avait dû opter à son grand regret pour le sexe opposé. Voilà qui en expliquait des choses : ces solides biceps, ce verbe haut en couleur, ce nez en pied de chaudière campagnarde et cette prédilection pour le crochet du droit. C'était simple mais comme l'a dit Christophe Colomb : « Il fallait y penser ».

Et le plus insolite dans toute cette histoire c'est qu'elle est vraie.. sur bien des points. Cela s'est passé au printemps 1975, à Dormeyat, quelque part dans le centre de la France.

Ami cyclo, si un jour vous traversez ce village, ce qui m'étonnerait vu que le col le plus proche est à 80 km au moins, n'y tombez pas en panne et surtout soyez très poli avec l'aubergiste, sinon...

En conclusion, nous avons tous connu au moins une, voire plusieurs histoires insolites ou hors du commun, au cours de nos voyages. Si on pouvait toutes les réunir, quel merveilleux recueil on en ferait, tout comme ceux de nos illustres confrères en histoires extraordinaires que sont Pierre Bellemare ou Edgar POE. Ce n'est qu'une suggestion bien sûr.

René Lorimey
Villeurbanne (69)

DE LA «BONNE» PRATIQUE CYCLISTE : SOYONS TOLERANTS !

J'ai été frappé de lire dans certaines revues du Club des 100 cols, de nombreux propos distillant ça et là, le plus souvent la raillerie mais toujours une certaine agressivité à l'encontre de « couraillons » du 2ème, voire du 3ème âge.

A en croire leurs auteurs, c'est tout juste si ces individus aux maillots bariolés, le nez dans le cintre, montés sur leurs grands braquets et leurs vélos légers ne devraient pas être enfermés dans un hôpital. psychiatrique.

L'un de ces moralistes, après avoir vigoureusement condamné de telles pratiques se glorifiait heureusement, quant à lui, d'une arrivée largement en dehors des délais d'un rallye cyclotouriste...

Les plus agressifs sur ce thème me semblent être d'ailleurs certains cyclos qui n'ont pas (ou plus) les moyens-et donc l'envie- de se mesurer à d'autres.

Par ailleurs, il est tout de même paradoxal que l'éthique cyclotouriste paraisse mieux s'accommoder de « Flèches » et des PARIS-BREST-PARIS que des courses de vétérans, alors que l'esprit de compétition entraîne au moins autant d'excès dans les premières que dans les secondes.

Un peu de tolérance, chers amis !

Le cyclisme, ainsi que de rares autres sports (notamment la voile, le ski de fond...), présente l'extraordinaire intérêt d'offrir à ses nombreux pratiquants une gamme extrêmement diversifiée où, sur des terrains variés, de la balade jusqu'à la véritable compétition, chacun, quels que soient ses moyens, peut prendre son petit plaisir, selon son envie du moment. Cela fait 25 ans que je pratique plusieurs sports en compétition. J'ai découvert le vélo assez récemment à l'approche de la quarantaine et j'y ai trouvé, grâce à cette diversité, beaucoup plus d'agréments et de joies profondes que dans d'autres sports pratiqués, pourtant, à un niveau supérieur.

Vars et Izoard par un beau matin d'été, les balades familiales en Auvergne, la Corse, la Toscane ou le Péloponnèse avec une bonne bande d'amis, mais aussi les courses du dimanche matin avec les vieilles gloires du V.C.V.P., un contre la montre à Montlhéry et même un Barachi sur le 53x13 (parfois) avec un senior A... est extraordinaire le vélo, tout est bon. Alors pas de sectarisme, que chacun pratique selon ses goûts.

Quant à moi, j'espère qu'à l'heure de la retraite cycliste, j'aurais encore l'envie (sinon la possibilité) de mettre une dent de moins en vue du sommet d'un col.

En souhaitant qu'avec une telle profession de foi, je ne sois pas radié du Club des 100 cols ! Il m'en reste tellement à gravir... en balade ou à fond, comme j'en aurais envie.

Bernard Chalchat
Saint Cloud (92)

ABANDONNEE

Ma pointure, c'est le 41. Je suis exclusivement droitière et, bien sûr j'ai commencé ma vie irrémédiablement liée avec une consœur gauchère, dans un banal rayon d'une grande surface de la banlieue lyonnaise.

Mon futur propriétaire avait commencé par me tordre et me plier dans tous les sens pour tester la rigidité de ma semelle. « Certes, ce ne sera pas pour de grandes distances, mais il s'agit qu'elle tienne »..Il en avait ensuite éprouvé la rugosité, passant une main soupçonneuse à rebrousse-plastique, imaginant déjà les piles d'« assiettes », ces traîtresses qui cèdent sous les pas et tordent les chevilles, ou les ruisselets qu'il faudra descendre sans sauter d'un bond et les prés humides de rosée qu'il faudra descendre sans glisser.

Enfin j'avais été adoptée, malgré mon nom de TRAINING qui barrait agressivement de ses grosses lettres les languettes latérales et une petite étiquette à l'intérieur qui dénotait mes origines asiatiques. Il est vrai que l'étiquette du prix, beaucoup plus voyante celle-là, avait un aspect très alléchant. Avec ma collègue, je fus promue au rang de « chaussures cyclistes adjointes », pour les lendemains de pluie et surtout pour enfin faire débiter mon propriétaire dans l'ascension de ces chemins montagnards que quelques fous appellent cyclo-muletiers, le commun des mortels sensés les nommant plus logiquement muletiers tout court.

Mais voilà, mon propriétaire est encore plus rêveur que les autres ! et je suis maintenant gisante sur cette piste du Beaufortain où il m'a abandonnée un merveilleux samedi d'octobre, après une courte saison, à près de 2000 m d'altitude. Je dois m'apprêter à passer l'hiver dans cette inconfortable position, sans aucun espoir de retour au bercail.

En attendant, je peux profiter du splendide paysage, chercher les cols du Joly et des Saisies dans une grande chaîne qui me fait face, deviner le massif du Mont-Blanc plus à droite. Je peux quêter l'image de ma consœur dans les eaux calmes du barrage de St Guérin, tout en bas dans la vallée et retrouver quelques instants l'illusion d'une paire reconstituée. Demain les chèvres qui abondent sur ce versant (après le col on voit surtout des vaches- à l'origine du fameux Beaufort) viendront lécher le sel que la sueur de mon propriétaire m'a laissé.

Il est vrai qu'il a sué, mon propriétaire ; mais il a eu une agréable surprise en découvrant cette piste que la carte décrivait d'un peu engageant double pointillé ; il a trouvé sous ses roues une route parfaitement cyclable, carrossable même, bien dessinée et d'une pente « raisonnable ». Rien à voir avec ces chemins que les vélos aiment tant et qu'ils passent sans poser roue à terre.

Il ne manquait à la piste du Cormet d'Arèches que le goudron. Heureusement...

Si bien que ma consœur et moi furent parfaitement inutiles. Et nous avons gravi le col (enfin presque tout le col) « solidement » arrimées sur le porte-bagages, juste sous le sandow pour être plus facilement accessibles au cas où...

Ce n'est qu'au sommet que mon ex-propriétaire s'est aperçu de mon absence. Oh ! je ne suis pas loin ! Quelques minutes de descente, sans doute. Mais allez demander à un cycliste qui n'aime pas tellement passer deux fois au même endroit et qui vient de monter une bonne douzaine de kms de piste sous ce merveilleux soleil d'automne qui mouille ses chemises comme aux plus beaux jours, allez lui demander de faire demi-tour, serait-ce pour 2 kms, alors que juste sous le col, sur le versant Tarentaise, il y a un petit refuge bien douillet pour préparer la journée du lendemain...

Non, je me suis fait une raison.

Et depuis, j'attends le jour béni où un autre randonneur passera, qui n'aura pas encore trouvé chaussure à son pied DROIT.

En attendant, pour garder le moral avec les mauvais jours qui viennent, je me répète les paroles d'une petite chanson toute simple :

« Dans la neige, y'avait UN soulier, un soulier »
« Dans la neige, qui était oublié »

Loïc Dupré La Tour
Ecully (69)

LA LETTRE P... COMME PERDOUX

Prends Patience Petit Président, Pense Pas

Parvenir Premier Partout Puisque Papa PERDOUX

Passera Première Pédale pour Pâques Prochain

Parmi Plusieurs Postulants.

André SCHMITT (Belfort)

La couverture de note revue a été dessinée par Bernard BEZES (ingénieur IGN). Comme vous le remarquerez, cette année, elle est typographique, alors que l'an passé, elle était topographique. Merci à ce dessinateur de talent et comme il est cyclotouriste, nous l'attendons au club des « 100 cols ».

J.P.

PETIT LEXIQUE POLYGLOTTE

INTRODUCTION

Camarade cyclotouriste, tu es gastronome et fier de l'être ; raviolis, spaghettis et tutti quanti hantent toutes tes nuits (à répéter 10 fois très vite) mais tu ignores tout de la langue de Goethe. L'Alcazar de Grenade, l'Alhambra de Tolède te font rêver, mais celle de Pétrarque te laisse aussi perplexe qu'un acte notarié en français. Tu raffoles du folklore germanique, mais je comprends ta crainte de mourir de faim devant une boîte de choucroute au mode d'ouverture rédigé dans la langue de Cervantès.

Je suis là pour t'aider, avec mon petit lexique polyglotte (et non pas troglodyte, comme voulait me faire écrire l'un de mes conseillers) ; clair, simple et pratique, il abrégera bien des perplexités et évitera des malentendus souvent regrettables lorsqu'ils se produisent avec des individus payés pour se montrer curieux ou contrariants.

Puisqu'une stupide coutume le veut et pour ne pas déranger des habitudes bien enracinées, commençons sans plus tarder par la lettre Z.

Z

Sur les routes de partout, et même d'ailleurs, cette lettre suggestive est utilisée pour annoncer une suite de virages, mais attention : dans certains pays, que je ne nommerai pas afin de ménager les susceptibilités latines, ça peut vouloir dire, la ligne droite étant ce qu'on sait et les gens pressés n'étant pas forcément les plus occupés, qu'il faut s'attendre à tout instant, pour éviter le pire, à devoir se jeter au fossé, si ce n'est pas un ravin, qu'on choisira pas trop profond.

Y

Conjonction espagnole signifiant et- Usage indispensable dans toute conversation structurée.

XÉNOPHOBIE

Mot français d'origine grecque qui n'a rien à faire ici. Disons tout de même qu'il désigne un état d'esprit affligeant. Exemple : qualifier d'ignoble l'escalope bouillie dont se régalaient les Chevaliers Teutoniques, ou de bourrative. la polenta aux marrons d'Inde, ce délice des étranges lucarnes. Manges et tais-toi, même si c'est parfois dur à avaler.

WEIDROST

Astucieux dispositif remplaçant en zone d'alpages, l'archaïque barrière à refermer derrière soi sous peine d'un tas de punitions. Née dans les montagnes germaniques, la chose tend à se répandre dangereusement dans les régions encore indemnes. Je passe sur sa description afin de vous réserver l'heureuse surprise du premier contact. Je serai néanmoins charitable en vous recommandant à cette occasion la plus grande douceur, si vous ne tenez pas à vous retrouver dans la situation d'Albina empêtrée dans les débris de son « vellow » ; si par malchance vous échouez dans un hôpital, écrivez-moi en joignant un timbre pour la réponse : je vous donnerai l'adresse d'un constructeur qui fait dans le solide.

VIETATO

Mot italien qui ne s'emploie jamais seul puisqu'il faut là-bas qu'une chose soit « absolument » (voir à ce mot), soit « stretta-monte », interdite, et même de préférence les deux à la fois pour l'être vraiment.

VERBOTEN

A la différence de son homologue italien ci-dessus, sait se faire respecter tout seul.

USTED

Pronom personnel, très utile en Espagne tant qu'on n'en est pas encore à tutoyer tout le monde. La plus grande réserve est à conseiller dans les rapports avec cette noble et fière race qui a fait don à l'Amérique de ses délicats conquistadores.

TELEPHONO

Petits abris transparents qui, à coup sûr, n'ont pas été conçus par un cycliste, sinon le vélo y pourrait entrer autrement que debout. Néanmoins fort pratique : moyennant un bon assortiment de pesetas ou quelques kilos de « gettoni », il est possible d'y passer agréablement le temps d'une averse en narguant ceux qui, moins rapides que vous, tambourinent sur les vitres ;

STOP

Mot international recouvrant des réalités bien différentes dont il est indispensable de bien s'imprégner,
a) En France : autorisation de s'engager après s'être assuré qu'on peut le faire sans risque d'être épinglé.
b) En Germanophonie : marquer ostensiblement l'arrêt pour continuer à jouir de l'estime des populations.
c) En Italie : ce signal invite les usagers qu'il ne concerne pas à se méfier de ceux qu'il concerne. A bon entendeur, salut !

SHUPO

Célèbre personnage du folklore allemand dont l'uniforme personnifie la discipline, valeur sûre de la nation. A éviter. Conversation rudimentaire et, en général rien moins qu'enrichissante.

R

Lettre-piège le l'alphabet espagnol, cauchemar des gosiers français si tant est qu'un gosier puisse en avoir. Se donne des airs (tiens, bien sûr !) rauques en se camouflant en G ou J. La juxtaposition des trois lettres dans le même mot tient du suprême raffinement. Exercice : prononcer correctement six fois de suite : Jorge cagorà un trajà rojo para viajar a Guadalajara.

ROLLSBITT

Un mal qui répand la terreur chez les couraillons, capable d'enrichir en un jour un marchand de boyaux, les gravillons, puisqu'il faut les appeler par leur nom.

QUANTO

Très utile dans un pays dévoré d'obsessions. Combien ça va coûter ? Le train, combien de retard ? Combien d'heures tiendra le nouveau gouvernement ? Combien de safran par ci, d'hile d'olives par là ? Etc... etc... Fait partie du vocabulaire de base.

PREGO

Formule permettant à tout italien de paraître bien élevé, peut être avantageusement accompagnée d'une légère inclinaison du buste, en levant le chapeau d'une main et en posant l'autre à plat sur le plastron. Il ne

sera pas inutile de s'astreindre à un sommaire entraînement à domicile avant le départ. Le « cyclo » démuni de coiffure pourra réserver sa première main au maintien du vélo, ce qui rend tout de même le manège plus simple et le dispensera de l'entraînement préalable.

PARADOR

Hôtel national de bon standing possédant couramment l'eau courante chaude, pour obtenir de l'eau froide, laisser reposer le temps nécessaire ; si l'on est pressé, il y a toujours une fontaine publique dans un rayon variable.

OSTERREICH

Paisible nation endormie entre ses montagnes et sa gloire passée. Mozart y composa l'Auberge du Cheval Blanc sur un livret de la caisse d'épargne de Salzburg ; il faut absolument l'ignorer si on ne veut pas passer pour inculte.

NEIN

N'employer qu'à bon escient, surtout là où un usage irréfléchi pourrait vous plonger dans des situations délicates.

MARK

Même au prix d'un régime ascétique rigoureux, vous en verrez vite le dernier. Préparez donc à temps votre retraite. Faute de quoi vous serez acculé à l'humiliante nécessité de solliciter une avance de votre consulat.

LAVORI IN CORSO

Il ne s'agit pas d'un lavoir dans la cour. En clair, et en Italie, cela peut signifier :

- a) que des travaux vont peut-être avoir lieu dans un délai indéterminé.
- b) que des travaux n'ont plus lieu depuis un certain temps, et que des recherches sont activement menées afin de retrouver le responsable chargé de retirer les panneaux.

Nota : S'il y a vraiment des travaux, il n'y a pas de panneaux.

LIRE

On s'est gaussé des monnaies flottantes ; pour échapper aux sarcasmes faciles, les Italiens ont eu la géniale idée d'une monnaie fondante, la lire. Le danger est qu'elle entraîne un optimisme exagéré chez celui qui en contemple ses poches matelassées ; un rapatriement précipité sur l'hexagone national pourrait bien être la sanction d'une telle insouciance.

KUHL

J'ai nommé la vache, animal sacré des Suisses. A la différence de ce qui se fait en France où la pauvre bête jouit injustement du mépris général, n'en parler que sur le ton du plus profond respect. On en extrait diverses denrées essentielles à la survie du pays, telles que le lait, le beurre, le petit-suisse, le chocolat et le café au lait.

JA

Mot commode quand on n'en connaît pas d'autre. Il a l'avantage d'être court, facile à retenir, et de ne contrarier personne dans des pays où il vaut mieux avoir raison d'avoir tort que tort d'avoir raison. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

ITALIA

Tout ce qui est défendu y est toléré ; c'est le pays où l'on fait le plus honneur au principe de la libre circulation des personnes qui figure dans la Déclaration Internationale des Droits de l'Homme. On s'en rend compte très rapidement, sur les routes surtout, et on s'y fait de même... si on nous en laisse le temps.

HORA

L'heure espagnole, il faut en parler. Il n'y en a pas ; on mange et on se couche à point d'heure. Pourtant si, il y en a une, celle de la sieste qui n'en finit jamais de finir. Quand on passe le Com del Canto par un bel après-midi du mois d'Août, on arrive à comprendre qu'on aurait mieux fait de sacrifier à la coutume nationale.

GRANAGLIA MOBILE

Qu'en termes élégants ces choses –là sont dites ! On ne recule décidément devant aucune astuce pour les rendre « sympa » ces gravillons. On s'attendrait presque sur les pitoyables « grenailles errantes » des routes belges. Vous ne tomberez pas dans le panneau.

FUSSGÄNGERZONE

Annonce une réserve à bipèdes, espèce en voie de d'extinction et donc farouchement protégée. Si vous voulez vous distinguer, libre à vous mais quand un schupo (voir à ce mot) vous aura mis le grappin dessus, vous vous rendrez vite compte qu'il est inutile de faire l'âne pour avoir du son.

FOTOGRAFARE (VIETATO)

La seule interdiction vraiment sérieuse en Italie. Vous avez devant vous un ouvrage militaire couvert par le secret de la même espèce, qu'il date des Etrusques ou de Cavour, là n'est pas la question, allez plutôt au lac de Garde photographier le sous-marin soluble en plongée profonde. Mais m'objecterez-vous avec un sagace à propos et les yeux éberlués...justement !

ESPANA

Pays au folklore d'une richesse inouïe. Un exemple entre mille : on y pratique encore l'abattage du bétail selon un rite charmant, mais que je trouve inutilement compliqué ; la cérémonie est orchestrée par un boucher superstar déguisé en arlequin, armé d'un glaive qu'il dissimule derrière une serpillière ; elle déroule ses fastes (pas la serpillière bien sûr) en présence d'une foule rendue hystérique par l'abus du soleil et des privations. A l'issue du sacrifice dont je vous épargne les détails cruels, l'officiant disperse dans la foule affamée, les oreilles et la queue. N'ayant pu en supporter davantage, j'ignore s'il y en a eu pour tout le monde.

DISSESTATA (STRADA)

Indique en Italie une route souffrant d'un mauvais état généralement durable et particulièrement étendu. Resserrez énergiquement tous vos boulons avant de poursuivre, ou revenez dans quatre ou cinq ans pour constater l'évolution du mal.

DEUTSCHLAND

Ici rien de ce qui est défendu n'est permis. Les citoyens de ce pays jouissent pourtant d'un droit exorbitant, celui de se taire, et ils ont bien tort de ne pas en profiter pleinement car les rumeurs dignes de foi laissent entendre qu'il n'y en plus pour longtemps.

CONFEDERATIO HELVETICA

Petite nation astiquée et aseptisée, moyennant quoi les usines n'ont pas le droit de fumer, la radio de cracher, et tout un chacun de se défouler bêtement aux dépens du patrimoine confédéral. Résultat : les mignons petits Suisses se déchainent chez les autres. Comment leur en vouloir ?

CANE

Quadrupède de taille très variable, mais dont les jambes descendent néanmoins toujours jusqu'à terre. Prolifère en Italie où, généralement sous-alimenté, il se montre incapable de résister au moindre quartier de viande fraîche passant à proximité de ses crocs. Seule parade : le sprint éperdu où vous réaliserez des performances dont vous resterez fiers, toute honte bue.

BURRO

Redoutable mot piège qui fut à l'origine de pénibles malentendus. Vous cherchez un âne pour aller chasser le papillon au Gran Sasso et on vous apporte une demi-livre de beurre ; vous prenez le petit-déjeuner à une terrasse de café madrilène et on vous amène un âne pour beurrer vos tartines. Avouez que c'est insupportable. Maintenant, c'est fini !

BITTE

Ce petit mot allemand, au contraire, s'utilise à tout propos et hors de propos ; très commode quand on n'a rien compris et moins chargé d'avenir qu'un oui ou un non lâché inconsidérément. Bitte, ça ne veut rien dire, ça n'engage pas ; ça donne l'air entendu de celui qui a pigé sans qu'il soit besoin d'insister lourdement, e surtout ça fait bien élevé dans un pays bien connu pour son raffinement.

ASSOLUTAMENTE

Associé à vietato (voir à ce mot) signifie qu'il est défendu de ... En fait, cette assertion, intolérable dans un pays où tout semble permis, doit être nuancée, mais il faut connaître le truc : si un individu surmonté d'une casquette prétend faire appliquer la loi, adopter sans tarder une attitude musclée, crier plus fort que lui mais en finno-ougrien et en gesticulant comme un damné, jusqu'à provoquer un attroupement d'au moins 501 personnes, je vous jure qu'à ce moment l'énergumène se calme et s'en va en haussant les épaules, cherchant qui dévorer.

CONCLUSION

A présent, camarade, te voilà armé, bien que je doive admettre que ce lexique sommaire ne puisse apporter une réponse adaptée à chaque cas d'espèce mais reconnais qu'il a le mérite d'exister, d'être facile à assimiler et surtout polyglotte. Songe qu'il t'ouvre à deux battants les frontières du quart de l'Europe et de l'Amérique latine. De quoi faire rêver. Jamais à ma connaissance, un travail aussi sérieux et aussi utile n'avait été entrepris dans l'intérêt des cyclotouristes. Que j'en sois ici remercié. Pour les puristes friands de détails il existe d'excellents dictionnaires n'excédant pas de beaucoup les quatre kilos qu'on s'accorde à considérer comme une limite raisonnable. Mais restons légers, et en même temps sérieux, j'attends maintenant qu'un émule prolonge l'œuvre commencée en s'attaquant au problème dans les langues anglo-arabes et ouralaltaïques, ouvrant à nos petits vélos l'immensité des toundras africaines et des steppes de l'Asie Centrale ! Enfin on va respirer !

Michel PERRODIN

A LA DECOUVERTE DE LA MONTAGNE DES DIEUX OU CYCLO-TOURISME DANS LE MASSIF DU DONON

Depuis longtemps il trottait dans mon esprit malsain de chasseur de cols d'aller à la découverte de ce lieu de pèlerinage gaulois. En effet, ce lieu hiératique (sacré) était du temps de nos ancêtres un endroit de pèlerinage dont la renommée s'étendait au loin vers les territoires des Médiomatiques, Triboques et Leuques, des peuples gaulois dont les territoires se touchaient pratiquement au col de Donon (727m). C'est pourquoi, un jour de l'an de grâce de l'an 1980, je me suis retrouvé dans ce massif à la recherche des dieux d'Astérix et d'Obélix.

Parti de Strasbourg, je passe par les collines du Kochersberg pour atteindre Wasselone, où débute la vallée de la Mossig. La route longe ce ruisseau en pente douce jusqu'à Engenthal le Bas. A partir de ce village, je quitte la grande route pour emprunter la route forestière des Russes. Après quelques kilomètres d'ascension, assez raide par moments, j'arrive à Windsbourg, dernier hameau où l'on peut se restaurer avant le Donon, dont le nom est dérivé de Dunos, qui signifie tout simplement la montagne. Un km après, je quitte la Route Forestière pour épingler à mon tableau de chasse le col de Wetzlach (732 m). Après cette digression je reviens sur la route des Russes. La route monte régulièrement et le 26x19 est de mise. Après avoir dépassé la M.F. Grossmann, un nouvel extra s'offre à moi : 800 m. d'un sentier plus ou moins cyclable et j'atteins le col du Hoellenwasen (916 m.) sous une averse de grêle ce qui est tout un programme quand je vous dirai que le nom de ce passage est synonyme de ballon de l'enfer !!! Quelques minutes plus tard je retrouve le goudron. Montées et descentes se succèdent à présent, ce qui justifie bien le nom de cette route forestière privée, ouverte à tous. Après avoir passé le col du Haut du Narrion (736 m.), j'arrive au carrefour de la route montant d'Abreschviller. J'arrive ensuite au cimetière militaire du col de l'Engin (789 m.).

A partir de maintenant, il s'agit d'être vigilant. 800 m après ce nouveau col, je prends la première route forestière goudronnée à gauche, un vrai boulevard qui me mène au col d'entre les Deux Donons (822 m.), où j'ai la... surprise de découvrir un magnifique panneau devant le petit refuge du Club Vosgien. Je viens d'entrer dans l'ancienne principauté de Salm dont je peux voir une des anciennes bornes frontières. Après avoir ingéré un consistant casse-croûte, je prends pendant un km un chemin cyclable qui m'amène au pied du but de la journée, le Donon (1009 m.). Je me retrouve nez à nez avec une barrière, qui empêche les automobilistes de monter jusqu'au réémetteur de télévision. La route goudronnée, en 2 km de virages serrés à fort pourcentage (12 à 15 %) m'amène à ce réémetteur visible de loin et où m'accueillent deux bergers allemands. A partir de là commence la partie muletière de l'expédition, un bon entraînement pour le col de la Petite Cayolle de cet été. Dix minutes de portage et je me retrouve en plein temple de Mythra. Comme beaucoup de sommets vosgiens, le Donon a été occupé vers 1200 avant J.C., ce qui a eu pour résultat la formation tout autour du plateau terminal d'un rempart de terre et de rochers emmêlés. Tout au long de la route des crêtes des Vosges du Nord, qui arrive depuis Saverne, on trouve des vestiges du travail de l'homme ce qui tend à montrer qu'il existait, bien avant l'arrivée des Romains, un chemin de pèlerinage qui se dirigeait au moins depuis Saverne jusque vers le Donon. Aujourd'hui, en arrivant au sommet du Donon, il faut faire très attention pour retrouver les traces de ces temps de splendeur de la « montagne ». En débouchant sur le plateau, vous aurez franchi le rempart antique, sans vous en être aperçu, tant celui-ci a été malmené par les travaux forestiers. Nous voici sur une sorte d'esplanade limitée au Sud-Ouest par des barres de pierre hémi-circulaires et sur lesquelles se trouvent sept stèles de dieux. En face de cette esplanade, on peut apercevoir les fondations d'un premier temple formé de blocs de grès, en forme de rectangle de 11x7.6 m. A l'intérieur se trouvaient les images et les sculptures du dieu Mercure Teutatès. A gauche de ce premier temple, qui servait à l'accueil du pèlerin, se trouvait la source aux propriétés certainement particulières. De nos jours, elle a été captée et on peut en voir le couvercle de fer, légèrement plus haut dans la montagne. A droite du chemin se dressait un second temple. Le sentier actuel emprunte en gros l'itinéraire du pèlerin de jadis. Ce chemin était flanqué de plusieurs grandes stèles de Jupiter.

A côté de ce deuxième temple se trouvait un puits très grand, bordé par une double margelle, et dont la profondeur d'origine était de 7.7 m. En face de ce dernier temple connu, s'élevait une chapelle où l'on a découvert une stèle du dieu Cernunos, le dieu du cerf.

Le temple qui couronne aujourd'hui le sommet du Donon fut construit il y a un siècle et contenait tous les vestiges recueillis sur place lors des différentes fouilles organisées. Mais, suite à des actes de vandalisme, les quelques vestiges encore restants ont été transférés dans un musée d'Epinal.

Cet aspect tout à fait insolite des Vosges, vous pourrez le découvrir lors de notre concentration de 1981, qui aura lieu dans le Massif Vosgien.

Alfred Mertz
Strasbourg (67)

LE COL DES PARISIENS

Eh oui ! Il existe, et depuis longtemps un col à Paris. Et vous n'en saviez rien ? Pourtant en voici la preuve, même si ce col ne figure plus sur aucune carte, même si le panneau de sommet a depuis longtemps disparu, (et s'il a jamais existé, il devait être en latin...).

Explication : En construisant le parking, sous le parvis de Notre-Dame, ont été mis à jour bon nombre de vestiges de maisons gallo-romaines, d'anciennes rues du Moyen-Age ou d'objets du temps où Paris était toujours Lutèce. Il a alors été décidé de conserver ces lieux en l'état et d'en permettre la visite. Une sorte de petit musée si vous voulez (ouvert tous les jours ; entrée : 7 F- sauf dimanche et fêtes : 3.5F).

Parmi les explications accompagnant le visiteur, tout au début, se trouvent quelques maquettes du site de Lutèce montrant l'évolution de ce qui n'était qu'un hameau avant l'occupation romaine, pendant celle-ci, puis au cours du Moyen-Age.

Et la première de ces maquettes est fort instructive pour un membre des 100 cols. On y voit en effet le relief du site avec les fameux sommets : Montmartre qui culmine à 130 m, les hauteurs de Belleville à 115 m, les Buttes Chaumont, elles aussi à plus de 100 m (101m) puis la Montagne Sainte Geneviève (65 m) ou la Butte aux Cailles (60 m) d'accès déjà plus facile. Et entre ces sommets, bien sûr, comment appelle-t-on cela ? Et en effet, sur la maquette, on peut lire, entre les Buttes Chaumont et Montmartre, ces mots : Col de la Chapelle (j'en ai malheureusement oublié l'altitude, sans doute de l'ordre de 50 m.). Et le petit article de présentation explique que cette voie de pénétration, aujourd'hui utilisée par les trains arrivant Gare du Nord et Gare de l'Est, est fort ancienne et que le Col de la Chapelle a certainement été franchi, pour la première fois, plusieurs milliers d'années avant la naissance de la bicyclette

Pas de doute, c'est bien un col au sens géographique du terme. De plus, il est routier (peut-être même le col le plus routier de France). Alors il ne manque que le panneau de sommet. Il suffirait donc d'aller en placer un rue de la Chapelle, par exemple, pour que les parisiens, si désavantagés, aient eux aussi un col à leur porte (comme on dit à Grenoble...)

Alain Collonges
Paris

DIX ANS DEJA !

Eh oui, le club des « Cent Cols » a dix ans ; quelques lignes écrites en 1971 dans la Revue de la Fédération de Cyclotourisme, des réponses spontanées et très vite la confrérie est née. L'idée était simple, sans autre but que de « cycler » en montagne, d'escalader des cols sans contrainte ni contrôle. Le club doit son succès, en partie, grâce à la simplicité de son règlement, mais aussi grâce, et surtout, à la valeur morale de ses membres.

Joie de vivre, liberté, joie de se trouver soi-même ou de retrouver un ami, c'est bien cela notre cyclotourisme d'aujourd'hui.

Alors, Chers Sociétaires, merci d'être venus si spontanément entériner ce besoin de vivre ce plaisir et, aussi, merci d'avoir permis que notre club soit une confrérie de rencontres et d'amis.

Pris par une occupation professionnelle, exilé entre les Monts du Lyonnais et le Massif du Beaujolais, j'ai cédé l'an passé, la gestion de notre club à Henri BOUCHEZ. Je ne lui ai pas fait le cadeau que notre ancienne amitié aurait mérité, mais Henri est un homme si dévoué, si naturellement modeste, qu'il a accompli sa tâche avec beaucoup de gentillesse et de volonté.

Il a fait vivre le club, triompher et diffuser l'idée.

En votre nom à tous, je le remercie chaleureusement.

Merci aussi au Vélo-Club d'Annecy, à son Président Monsieur Henri DUSSEAU, à Charles BOIZOT et à Jacques COTHON qui ont aidé, soit administrativement, soit financièrement.

Ces quelques lignes que j'avais écrites il y a dix ans sur cette idée de rassembler les hommes aimant le cyclotourisme et la montagne, ont-elles encore aujourd'hui une signification ?!!!

Le temps a passé, l'ère de l'automobile encombrante que l'on ne peut plus garer, que l'on ne peut plus faire rouler qu'avec du carburant coûteux, que l'on dit polluante et tuante n'est pas bien sûr terminée, mais reconnaissons que cette époque est de plus en plus menacée.

Le vélo, lui, ne vous a-t-il pas fait penser un jour que vous aviez un nez, des lèvres, des doigts de pieds ? Rappelez-vous lors des départs matinaux, combien ces chairs, ces os, se sont manifestés et vous ont dit qu'il faisait froid, mais encore qu'ils existaient.

Vous qui faites du vélo, vous savez souffrir, vous connaissez vos limites, vous savez que la nature a mis à votre disposition des moyens, un matériel que le commun des mortels néglige parce qu'il ne sait plus qu'il existe.

Aussi, à tous mes amis, aux anciens fidèles, qui connaissent la valeur de notre dynamisme, aux nouveaux qui viendront nous rejoindre cette année, je leur souhaite ce petit morceau de paradis cyclotouristique dont ils ont envie et, pour cela, très simplement, mais très fort, je leur crie « GRIMPONS CYCLOS ».

Jean PERDOUX

MON PREMIER 2000...

Après avoir passé la semaine de l'Ascension dans l'Hérault, semaine au cours de laquelle nous avons grim-pé quelques trente cols, mon mari préparant nos vacances courant juin, me lança cette boutade : « Et si tu t'inscrivais avec moi au CLUB DES 100 COLS. J'ai fait un rapide pointage, tu en possèdes cent trente à ton actif mais malheureusement pas un seul à 2000 m. et c'est la condition première pour s'inscrire, à raison de cinq par centaine ». Le défi était lancé, je n'avais plus qu'à le relever. C'est vrai qu'autour de la table, dans ses pantoufles, on se sent toujours bien courageuse. Enfin c'était parti. Il n'y avait plus qu'à s'accrocher mais, grosse question, quel serait mon premier 2000.

A partir de ce moment, je commençai à m'intéresser sérieusement au programme vélo pour les vacances. Nous devons descendre à BOULOURIS-ST-RAPHAEL en une semaine et, le trajet était prévu, jalonné d'étapes-vélo de 100 kms en moyenne, synchronisées au mieux avec le maximum de BCN ET BPF.

En entrant un peu dans le détail, je fais toujours confiance à mon mari pour ce genre d'organisation, je constatais que deux cols m'étaient particulièrement réservés, ceux du Petit St Bernard et d'Allos.

Mon premier 2000 serait donc le Petit St Bernard-altitude 2188 m- aller et retour depuis Bourg St Maurice soit 62 kms.

Bien sûr, certains souriront en pensant 62 kms, en voilà une affaire, et dont la moitié en descente, mais, que l'on se mette à ma place, dépasser l'altitude de 2000 m à bicyclette, moi qui ai commencé à faire du cyclotourisme à 40 ans.

Mon mari, pour me conditionner un peu, n'avait cessé de me répéter : « Souviens-toi, tu es déjà montée à AVORIAZ, tu as également fait le Grand Ballon, côté Willer-sur-Thur et, c'est une référence, tu verras, tout ira bien ».

23 juillet 1980- 8 h 00- Jour J- Heure H... Nous quittons BOURG-ST-MAURICE sous un ciel magnifique, d'une pureté propre la haute montagne.

Jusqu'à SEEZ, je n'ai pas l'impression d'être dans un grand col, c'est encor la « zone habitée ». La pente, tout de même un peu forte, nous réchauffe très rapidement, nous permettant au croisement avec la route qui mène à VAL D'ISERE, d'enlever nos survêtements. Cette fois, plus de doute, il faut faire face et, se diriger vers le sommet. L'ascension se poursuit donc, régulière, le revêtement est bon et, je suis la première surprise de constater, par les bornes kilométriques, que nous avons déjà parcouru une dizaine de kilomètres. Si tout pouvait se passer aussi bien jusqu'au sommet.

La ville de Bourg-St-Maurice réapparaît régulièrement chaque deux lacets, toujours plus lointaine. En face sur le versant opposé, la station des ARCS commence à apparaître et, les derniers kilomètres de la route y accédant si l'on peut en juger à distance, paraissent très pentus. Enfin occupons-nous déjà de notre propre itinéraire.

Nous sommes tout à coup rejoints par un cyclo de BEAUNE (Côte d Or) en vacances dans la région. Un petit salut amical, les présentations rapidement faites et, gentiment, il se met à notre rythme, plus exactement à mon rythme.

Et toujours ce ciel merveilleux, ce fut d'ailleurs notre premier sujet de conversation, c'est un enchantement sans cesse renouvelé. Chaque kilomètre nous fait découvrir une nouvelle flore, de nouveaux aspects de pierre. A tout moment, mon mari s'inquiète de mon développement, de l'état de mes jambes, s'arrêtant régulièrement pour fixer sur la pellicule, chaque tableau de notre ascension. Notre compagnon, à qui mon mari a prêté son appareil, nous photographie même au sortir d'un lacet.

Les sommets enneigés se rapprochant, me galvanisent littéralement. Je sens que je tiendrai le coup, l'entraînement régulier subi depuis le début de l'année porte ses fruits.

Mon mari décide d'arrêter au lieu-dit « La Rosière »- altitude 1850 m, pour une pause café et une petite restauration. J'ai presque l'impression d'être coupée dans mon élan mais respectons la consigne déjà entendue maintes fois, « il faut manger avant d'avoir la fringale ». Après cette pause notre ami cyclo nous quitte là, voulant être de retour à Bourg St Maurice pour midi. Il nous laisse son adresse au dos d'une carte postale, mon mari lui ayant promis de lui faire parvenir plus tard une photo prise en arrivant à ce lieu-dit. Une dernière poignée de mains et, nous nous séparons, lui plongeant dans la vallée, nous le regard fixé dans la direction du sommet.

Il nous reste huit kilomètres et, les jambes un peu lourdes, nous nous dirigeons vers le poste frontière français où les douaniers regardent plus mes mollets que ma carte d'identité.

Une fois la douane passée, le paysage devient tout à coup plus sauvage, moins de verdure, c'est la haute montagne. Je crois rêver, pour la première fois j'atteins à bicyclette l'altitude de 2000 m.

Tout à coup, au détour d'un piton rocheux, le sommet apparaît, encore à sept kilomètres mais tout de même là, bien présent, majestueux dans son blanc manteau.

Pour y être passée il y a une dizaine d'années en voiture, je crois reconnaître au loin cette fameuse statue de St Bernard, se découpant fièrement sur fond d'azur. Mon mari me le confirme aussitôt, me rappelant également qu'elle n'est pas aussi prêt qu'elle le paraît. Le plus gros est tout de même fait et, je ne suis pas « cuite » sic, mon mari.

Les trois derniers kilomètres sont franchis entre deux murs de neige. Je n'en crois pas mes yeux, si on m'avait dit un jour, etc... Mon mari fait photo sur photo, que de beaux souvenirs en perspective. Dernier lacet et, c'est le faux plat du sommet avec l'inévitable photo en passant devant le panneau. C'est fini, je viens de terminer mon premier 2000. Mon mari me regarde descendre de bicyclette, sans trop réaliser. Oui, je suis bien avec lui dans cet environnement enneigé avec ma bicyclette, au sommet d'un col à 2188 m d'altitude. Craignant le refroidissement, malgré ce beau soleil nous remettons aussitôt nos vestes de survêtement et tout à coup, c'est trop fort pour mon mari, une certaine tension nerveuse, l'émotion, je ne sais, il ne peut s'empêcher de verser une larme.

C'est pour moi la plus belle conclusion mais, je voudrais tout de même ajouter, que je souhaite à tous ceux qui n'ont jamais fait de bicyclette en haute montagne, de tenter au moins une fois l'expérience, ils ne le regretteront pas.

Depuis, j'ai fait les cols d'Allos, du Grimsel, de la Furka, du Gothard, de l'Oberalp, mais cette grande première restera gravée dans ma mémoire.

Merci à la bicyclette pour tout ce qu'elle m'apporte.

Louissette Ansel
Vagney (88)

LE CYCLO VU PAR UN CINEASTE

L'adhésion : Premier rendez-vous

La Fédé : Le cirque

Le B.R.A. : Horizon sans fin

Certains cyclos : Les Tricheurs

Le départ : l'Eternel Retour

L'arrivée : Pourquoi viens-tu si tard ?

Les 100 cols : Arène Sanglante

Cols à +2000 : Tant qu'il y aura des hommes

Le 52/13 : Méfiez-vous Fillettes

La Corse : Continent perdu

André SCHMITT

Belfort

MES PYRENEES ONT 50 ANS

Le journalisme sportif a ses défauts ; outrance de style, abus des points d'exclamation, bout de l'oreille publicitaire, etc... mais je dois lui reconnaître des qualités. Moi qui dans ma jeunesse montais les côtes à pied derrière mes camarades mieux doués, je lui dois d'être devenu une sorte de grimpeur cycliste : grimpeur modeste, grimpeur quand même puisque me voici aux Cent Cols.

C'était en 1923. L'Echo des Sports sur papier rose, où Victor Breyer résistait encore au dévorant Henri Desgrange de l'Auto, sur papier jaune, racontais l'étape Bayonne-Luchon de Tour de France. C'était une épopée : Jacquinet déchainé était parti, il avait franchi en tête, Osquich, Aubisque, Tourmalet et peut-être Aspin, puis il s'était écroulé, vaincu par Alavoine qui l'avait salué d'un grand coup de casquette avant d'aller gagner l'étape. Je fus saisi d'enthousiasme.

La force n'était donc pas tout, l'intelligence pouvait compenser l'infériorité musculaire par un grain de réflexion. Alors pourquoi pas moi ? Et plein de confiance, je me mis à mieux rouler, rêvant de ce parcours royal avec le respect qu'on lui devait de Paris

Le terrain était choisi, restait à trouver le temps d'y aller et les vacances étaient courtes. Au bout de sept ans, m'étant fait les dents et celles de mes pignons sur des cols alpins de toute catégorie, je parvins en 1930 à réunir une équipe pour randonner de Biarritz à Perpignan. Nous étions trois, nous avons commandé chez la mère Bastide, veuve du constructeur des champions, des vélos dignes de ce nom illustre, avec dentures adéquates, jantes en bois et boyaux Barreau. Aucun dérailleur n'avait trouvé grâce à nos yeux, il faudrait dévisser quelquefois nos papillons pour nous donner des ailes. Un seul plateau de 46 et deux doubles pignons encadrant la roue arrière : 16 et 20 à gauche, 18 et 26 à droite. On ne poussait pas grand dans ce temps là, mais les tendinites étaient rares.

Traversant un été pourri, nous étions pleins d'inquiétude sur notre unique semaine libre de septembre où le beau temps tardait à mûrir. Enfin la côte basque nous fit son sourire. Et tous les trois, dûment photographiés ensemble au départ, nous élançâmes vers l'est par l'itinéraire traditionnel. Etapes sans histoire à St Jean Pied de Port et à Eaux-Bonnes, sinon qu'ici l'Hôtel s'appelait Richelieu et Vache Noire, curieuse alliance pour entrer dans le vif du sujet.

Les cartes n'étaient pas ce qu'elles sont devenues : faux départ sur une route qui n'était pas la bonne. Et puis nous montons doucement à l'Aubisque, trouvant que ce qu'on racontait sur l'état du sol était excessif et immérité ; dans les Alpes, j'en avais vu d'autres. Ah oui, c'est en descendant Soulor que j'ai compris, c'était vraiment mauvais. Nous avons viré à Ste Marie de Campan, saluant le souvenir de Christophe qui n'avait pas encore sa belle plaque de marbre, et la montée à Barèges nous a conduits à l'Hôtel Jeanne d'Arc et Prince de Galles ; encore une drôle d'alliance. Six septembre, c'est la grande étape : Tourmalet, où la route était déjà excellente sinon goudronnée, Aspin facile et Peyresourde bien long au soleil de l'après-midi.

Halte à Luchon, un peu de marche à pied, le lendemain pour descendre de Superbagnères atteint par la crémaillère, et nous voici dans le Portet d'Aspet, bien dur mais vite fait, où nous faisons une cour discrète à une charmante villageoise posée sur son âne. Col de Port, l'Ariège, Puymorens et Font-Romeu où, à la descente, je capote dans un nid de sable en m'arrachant une bonne tranche d'avant-bras. J'avais un ami à Mont-Louis, c'est la sage-femme, venue accoucher son épouse, qui me soigne ! A Perpignan, le beau temps finissait.

1980 : cinquante ans ont passé, je suis souvent revenu aux Pyrénées, mais en voiture pour équiper des chutes d'eau. Chaque fois, je regardais avec envie les cyclistes locaux, devenus peu à peu bien rares jusqu'au grand renouveau du vélo. Mes deux compagnons de chaîne actuels voulaient tâter des Pyrénées, l'un d'eux ne les connaissait même pas du tout. Allons-y.

Et le deux septembre, nous sommes partis de Saint-Girons, en visant Saint Jean de Luz. Les étapes ont été plus courtes : Portet d'Aspet et Menté d'abord, où j'ai fêté mes soixante-seize ans, le Portillon : le trois, Peyresourde et Aspin : le quatre. A Sainte Marie de Campan, le mauvais temps nous a retenus. Voilà pourquoi, j'ai franchi le Tourmalet, le six septembre et non le cinq, donc juste cinquante ans après mon premier passage ! et le sept, Soulor et Aubisque.

La suite ne posait plus de problème, les routes sont bien meilleures mais aussi raides qu'en 1930, et avec le triple plateau, le dérailleur descend à 28 ; 28 pour les vieilles jambes. C'est le progrès. Il n'y a que le poids des sacoches qui n'a pas diminué, il a bien fallu les monter au sommet des cols.

Ce qui compte, c'est que j'y ai pris le même plaisir que la première fois : amertume de l'effort désiré, joie de la réussite et agrément de la descente. Tout le monde sait aux Cent Cols que l'on n'a jamais fini de déguster ces paysages qui changent tous les jours et tous les ans. Je ne vous apprends rien.

Roger Savoyaud
Grenoble (38)

LETTRE

Chers Amis,

Amis cyclos... sportifs, randonneurs, touristes, coursiers, etc...

Je suis un tout nouveau adhérent du club des « 100 cols » et je dois avouer que je n'ai lu que 2 brochures concernant l'activité et les réflexions des cyclo-touristes. Si je peux me permettre une critique, j'espère que mes propos seront lus avec beaucoup d'indulgence. J'ai été un peu choqué et afin de m'expliquer, je suis obligé de faire un retour en arrière.

J'ai commencé le vélo à 15 ans ; ma famille, de condition assez modeste, m'avait acheté un demi-course, 3 vitesses, ce qui, à l'époque (1951) représentait un petit capital.

Au début, il n'était pas question pour moi de compétitions, mais un jour pourtant, j'ai été invité par un copain pour faire une sortie d'entraînement avec les membres de son club, le V.C. 12ème à Paris. Je me souviens des regards goguenards de la plupart. Ils possédaient de superbes machines légères, dotées de braquets impressionnants.

Dans la côte de Champigny sur Marne, un peu effrayé par toute cette foule, je me permettais de les « déposer » sans trop forcer avec un 46 x 18 ; je pouvais les voir peiner loin derrière. Dès lors, ils changèrent d'attitude à mon égard ; ils voulaient à tout prix que je coure et m'inscrive à leur club, et je me rangeais à leur avis.

Pendant les courses de classements, je terminais 2ème en ayant gagné la course contre la montre (une quarantaine de km à plus de 40 de moyenne) et j'ai été équipé par le club.

Malheureusement, j'étais très maladroit dans les pelotons et chutais régulièrement à chaque course ; les dirigeants du club m'affirmaient que si j'arrivais à dominer ma nervosité, je serai un jour un grand champion.

A l'époque, j'étais naïf et plein d'admiration pour les « géants » de route les BARTALI, COPPI, ROBIC, KOBLET, ...

Après 2 ans de compétition, écoeuré par mes nombreuses chutes (pour éviter celles-ci, la plupart du temps, je partais dès le départ et m'épuisais dans des échappées stériles vouées à l'échec), j'arrêtai la compétition. Je continuais pourtant à faire des sorties d'entraînement, jusqu'à mon départ au service militaire. Les 28 mois passés en Algérie, me firent oublier le vélo ; de plus, en revenant du service, je ne retrouvais plus rien de mon équipement et du matériel ; mes frères avaient usé le tout.

Je n'ai repris le vélo que 18 ans plus tard à 40 ans, c'est-à-dire il y a 4 ans. Je regrette tellement ce « trou » de 18 années que j'essaie de rouler le plus possible, à la limite du raisonnable. Pour revenir à la critique que je voulais formuler, je ne comprends pas le ton un peu méprisant de certains camarades cyclos des « 100 cols » qui traitent de « couraillons » les cyclistes qui emploient de gros braquets.

Que nous soyons coureurs, randonneurs, cycloportifs, cyclotouristes, etc... nous nous devons – je pense d'être tous solidaires, et laisser le choix des moyens à tous.

A partir du moment où un cycliste fait une sortie en amateur pour son bien-être personnel, qu'importe le braquet employé pourvu qu'il parvienne au but.

Nous devons nous dire que lorsque nous souffrons sur la route des cols, ce n'est pas pour critiquer celui

qui arrive avant nous, parce qu'il a un braquet plus grand ou qu'il est plus jeune, ou plus doué, ce qui est important, c'est l'action de monter le col. Nous, cyclistes, sommes les parents pauvres de la route. Dans les Alpes-Maritimes où j'habite, je crois qu'il n'existe que 8 km de piste cyclable, pour un réseau routier de 3300 km, ce qui représente 0.24%. Pour imposer une meilleure sécurité, la construction de pistes cyclables par les pouvoirs publics, nous nous devons de ne jamais critiquer un cycliste quel qu'il soit, car c'est nous faire du tort.

A notre époque, la plupart des gens considèrent la vitesse comme un critère du modernisme.

Les ennemis de l'effort à tout prix deviennent de plus en plus nombreux. Le nombre d'obèses augmente chaque année ; nous allons bientôt battre même les Allemands.

Nous sommes considérés par certains comme des masochistes de l'effort pour rien. Il faudrait pourtant une prise de conscience pour que ces gens comprennent que le sport est la seule chance de survie de la race humaine ; le vélo en particulier est un excellent moyen de maintien en forme. Si nous ne prenons garde, nos enfants vont devenir des « larves ou des mutants ». Bien sûr, j'exagère, mais...

Nous devrions inscrire lors de nos sorties : les forçats de la route, c'est nous ; nous ne demandons rien ; ni applaudissements, ni d'« allez poupou », nous le faisons pour nous, pour vous, pour pouvoir se supporter.

Venez avec nous suer, vous fatiguer, dans la joie, pour rien, pour l'espoir, pour la vie, sans aucune compensation pécuniaire... et sans gloire !

Avec mes amicales pensées.

Jean-Claude Lassère

Plan de Grasse (06)

DERNIERE ETAPE

A mon retour de vacances, je décidais de passer une nouvelle fois le col de Menée et d'aller pointer à la Salette, histoire d'ajouter quelques cols à ma liste annuelle.

Après avoir remonté la vallée de la Drôme jusqu'à Pont de Quart, j'allais à Châtillon. En ce milieu septembre, le temps se faisait doux et paisible. Je connaissais la fontaine au centre du village. A chaque passage je m'y arrête. L'endroit me plaît. Le village s'étire au pied des deux mille mètres du Glandasse, les murs et les toits y ont la couleur du bon pain. Et puis, il y a la distillerie de lavande. Instinctivement, lorsqu'on y arrive, on ralentit, pour respirer profondément.

Le col de Menée développe vingt kilomètres de route tranquille. La montée est régulière, sans soubresauts, les virages sont bien dessinés et le cantonnier aime son travail : de chaque côté de la route les buis sont taillés. Il y a, outre les fontaines des hameaux, deux sources qui sourdent de la montagne à proximité de la route. La deuxième est signalée par un petit écriteau en bois. Les falaises calcaires sont chaudement colorées : rochers ruiniformes de Tussac, rocher de Combau, navire rouge dans les lavandes bleues... (et puis allez au cirque d'Archiane, au bout du monde, qui vaut le voyage). Tout le long du parcours, pins parfumés, fayards tordus par le vent, et, vers les sommets, les pâturages maigres des moutons. Les vues sont vastes, les montagnes élevées, mais jamais écrasantes, bref un paysage tout en harmonie et fait pour les hommes. Malheureusement, le Haut-Diois se vide, les maisons se ferment, les champs s'abandonnent.

De l'autre côté du col, le paysage change puisqu'on arrive dans les Alpes du Nord. La limite géographique est ici immédiatement sensible. Les sapins ont remplacé les pins et le Trièves vers lequel je descends en roue libre se fait plus verdoyant. Ce soir je couche à Mens. L'hôtel est correct, sans plus. Mon vélo passera la nuit dans une cour intérieure, sous une tonnelle. De la fenêtre de ma chambre, je vois l'Obiou et le Grand-Ferrand. Cela me rappelle des pages de Jean Giono, qui a situé l'action de plusieurs de ses écrits dans ce coin des Alpes.

Le lendemain, dernière étape avant de retrouver mes montagnes du Bugey. Direction de la Salette. Mais le pont du Sautet est coupé et je dois aller faire le détour par La Mure, pour emprunter la route Napoléon, que je n'aime pas, en raison des fortes déclivités incessantes et surtout de la circulation. Aujourd'hui, mon bonheur est complet puisque, en prime, la route est défoncée sur plus de 10 kilomètres, pour des travaux de réfection de la chaussée. Ce n'est pas que je n'aime pas les cailloux- il m'arrive au contraire de choisir délibérément des itinéraires non goudronnés- mais ce sont des parcours où il vaut mieux être seul. Et pour l'instant, ce sont des cailloux plus les voitures, plus les engins de terrassement. Vue plongeante sur les gorges du Drac, dominées par le pic de l'Obiou. A Corps, je monte pointer le BPF de la Salette. Route tranquille, montée agréable, mais je suis fatigué quand j'arrive au sommet. Je fais le plein d'eau à une fontaine en redescendant.

L'un des intérêts du club des 100 cols est de nous inciter à franchir de nouveaux passages. C'est ce qui m'a fait dessiner mon itinéraire. Et pour rejoindre Laffrey, prochain contrôle BPF, je monte le col de l'Holme et le Parquetout. Je ne sais pas si ce dernier sera entièrement goudronné, mais c'est le cadet de mes soucis : j'ai tout mon temps ; dès les premiers virages, je suis heureux d'avoir trouvé cette petite route ombragée qui me permet d'éviter la Nationale, que j'aperçois parfois en bas. Au Villard, je fais une nouvelle halte à la fontaine : il fait chaud cet après-midi.

Au pied du Parquetout, pas de panneau qui indique la direction, mais je me fie à la carte. La montée est tout de suite raide, et comme je suis modérément chargé, je passe tout de suite le 28 x 26, car je préfère mouliner et bien respirer. C'est à ce moment-là qu'un cycliste me rattrape. Triple plateau, garde boue, vélo signé par un artisan grenoblois connu. Le cyclo vient de Pont de Claix, et il a ralenti son allure pour l'ajuster à la mienne.

Nous roulons donc ensemble, parlant de nos randonnées respectives. Mon compagnon a fait Paris-Brest-Paris. Je peux donc me renseigner sur la prestigieuse randonnée. La ferai-je un jour ? Pour l'instant, je ne suis guère sorti des massifs montagneux et tout l'ouest de la France m'est encore inconnu.

Puis nous discutons de notre travail, de notre vie de tous les jours. Avant Laffrey, un curieux incident : la couronne extérieure de ma roue libre s'est dévissée et voilà toutes les dentures qui partent à leur tour ! obligés de nous arrêter, d'enlever la roue et de remettre tout en place. Cela doit faire de nombreux mois que je n'ai utilisé mon « grand » développement- ce n'est pourtant qu'un 46 x 14- et les trépidations de la route ont peu à peu desserré l'ensemble. On en apprend tous les jours !

Au contrôle de Laffrey, je payais à boire à mon compagnon. Il me proposa alors le couvert et le gîte pour la nuit à Pont de Claix, dans sa maison. J'acceptais.

Merci donc à toi, ami Daniel, et à ton épouse, qui avez hébergé le cyclo de passage ; de toutes les « bonnes maisons » où je me suis arrêté cette saison, ce sera la vôtre, à coup sûr, qui me laissera le meilleur souvenir.

Bernard Chanas
Oyonnax (01)

LES COMMANDEMENTS DU CYCLO

Seul le vélo, tu adoreras

A la Fédé, tu adhérerás

A tous les cols, tu grimperás

Aux randonnées, tu participerás

Ton bidon, tu emporterás

En route, tu crèverás

Et beaucoup d'eau, tu boiras

Au premier pas, tu aimerás

Au 50, tu y penserás

Au 100, tu y courras

Au 200, tu t'y prélasseras

Au 300, bonjour me voilà

Au 400, j'en reviens pas

Au 600, c'est sans tracas

Au 1000, tu dégueulerás

Adieu les gars tu diras

On ne m'y reprendra pas

Surtout au B.R.A.

André SCHMITT
Belfort

GITES RURAUX

Le meilleur moment de l'étape, c'est quand on s'arrête. Surtout après mille contorsions et faufilements, marches à flanc dans la caillasse ou sur trois pattes dans les pierriers. Qu'on est bien dans les rhododendrons à 2200 mètres, même si un rocher vous meurtrit les côtes et vous oblige à compter les étoiles pour tuer le temps ou à vous remémorer les nuits insolites de la saison, piment indispensable des randonnées.

Nuit fraîche de février dans un hangar à paille de Soleihas, l'unique hôtel de St-Auban étant fermé. Nuits d'avril sous les étoiles, déchirées par le braiement des ânes de l'Aurès. Nuit au hammam d'Arris, où nous réveilla, vers les deux heures, la basse profonde d'un vieil homme chantant la gloire d'Allah. Nuit sous les nuages en fuite, dans les alpages de la Portelle Blanche, à guetter le prochain grain venant d'Espagne. Vacarme du compresseur et de la pluie sur les tôles, au tunnel de Rat ; dure était la civière, mais bien brave le chef de chantier. Sommier musical et déglingué, chevrette « grignotant des dents », coq stupide et consciencieux dans une grange d'Ilay (Jura). Bruits furtifs, chose noire et velue jaillissant du sac de guidon, tintements obstinés de clochettes, et tous ces animaux qui parlent en dormant...

Revenons à nos moutons. Nous sommes, du reste, dans le pas de l'Agnel (ce détail à l'intention de ceux que, de Menton à Gérardmer en passant par Belfort et autres lieux, le bon sens abandonne périodiquement). Nous sommes là à cause du n°26, et d'une certaine vacherie de Valmasque- d'où part le sentier- incendiée depuis longtemps, toujours présente sur la carte, et qu'on a beaucoup cherchée. Ce col, pas facile, est très beau dans son décor de pics, avec le Viso très loin, juste dans l'axe de la vallée. Il a parfois l'imagination heureuse, le n° 26, qui, avec son nom, aura un jour sa place au Walhalla des cyclistes. C'est pour cela que, par pure paresse, je lui laisse le soin de concocter ces itinéraires étranges dont on vient parfois à bout. Je sais que de ses compagnons il médit l'an passé, mais ils lui ont pardonné. Les amis sont faits pour être mis en boîte.

Il est descendu nuitamment le 7 septembre en gare de Modane, poussant sa monture d'âge et de race indéterminés. Sous la selle de la Rossinante pend un petit paquet qui n'a pu entrer dans le vaste sac de guidon. Moi, j'ai tout fourré dans un sac à dos arrimé sur une plate-forme en contreplaqué. Cela permet d'alléger le vélo dans les séances de portage : j'ai les épaules frêles et le souffle court.

Peu de choses à dire du Col de la Roue, sinon qu'il n'a pas la beauté du Fréjus ou de la Vallée Etroite et qu'il semble bien délaissé. Le soir, à Bessé haut, près de Sestrières, nous attendent les délices de Capoue : de braves gens possèdent une grange avec des lits réformés nous convenant parfaitement. On couche en altitude : le moral est bon.

Les cogitations hivernales sur la carte au 100.000ème conduisent parfois en des lieux qui jamais ne virent vélocipèdes. Ainsi des cols de San Giacomo et de la Blanchetta. Le premier se passe bien, mais il faut errer d'abord pour voir d'en haut ce qu'il aurait fallu faire. Quant à l'autre, l'aulne et autres végétations diaboliques poussent dru sur son flanc est ! Petit entraînement pour la traversée de l'Amazonie... Pas drôle du tout. Ca et là, des restes de sentier et aussi de jolies vues sur la Babylone du ski italien.

Si l'on arrive sans encombre sur les rives du Chisone, plus question de rallier Massello par cet anonyme passage sous le Bric Ghinivert : le temps a filé et les jambes sont lourdes. Cette partie de 50/14 jusqu'à Perosa n'était pas prévue, non plus que l'arrivée à Ghigo par une nuit d'encre et une montée fort raide. On couche à l'auberge. Trop tard pour se faire servir un repas, mais un cyclo muletier a toujours quelque chose dans son sac.

Col St-Martin. Un passage de plus en Queyras, facile, joli et sur bon sentier. Ce Queyras, je le retrouve toujours avec le même bonheur, je l'aime entre toutes les Alpes peut-être simplement pour la découverte émerveillée que j'en fis il y a juste vingt-quatre ans. Est-ce à Abriès ou à Aiguilles que j'avais lu avec ravissement cette inscription sur le local de la pompe à incendie :

DANS UN CAS URGENT, PRENEZ LA ET PARTEZ
IL Y A SUR, LE TOUT CE QUI EST NECESSAIRE

Sic. Je la sais par cœur, et j'espère qu'elle y est encore.

Avant d'attaquer le col de la Croix, j'avais couché à l'Echalp dans une ancienne école, sous le regard d'une madone de bois peint. Ce qui ne m'empêcha nullement de m'égarer le lendemain. Sur un passage séculaire ! il faut le faire... Et nous nous laissons pousser par le vent le long du Guil. Michel disparaît devant, moi je jouis du moment présent et évite de penser à l'abominable rampe du belvédère, où le Viso, une fois de plus ne sera pas au rendez-vous.

Le pierrier au-dessus du lac Lestio est un sacré morceau de bravoure, ou de résignation, comme on voudra. Il faut le gravir par un long portage parmi les rochers et les névés tardifs, sur une piste heureusement bien tracée et balisée. Au col de Vallante, toujours pas de Viso, noyé dans le brouillard vespéral. Bah, « c'est la peine qui est bonne » disait Diogène. Il faut avoir, selon les circonstances, quelques maximes du même tonneau.

Le gîte, ce soir, se fait désirer, le long du sentier descendant paisiblement sur Castello. Mais nous la trouvons quand même, notre « gias », elle contient du foin et tient encore debout.

A Blins, « minouranço provençalo » -chiesa sur la carte- s'ouvre le chemin du col Biocca. C'est plus facile par là, aux dires du boulanger de Casteldelfino. Deux heures d'agréable montée en forêt nous conduisent au terminus d'une « route » de crête, ou plutôt au début d'un infâme et interminable tape-cul. La vue est limitée, il fait froid, il faut se tordre les chevilles sur des cailloux ronds ou pointus, malmener son squelette sur les portions vaguement cyclables, passer en ligne de faîte de soi-disant cols avant de plonger, enfin, sur le valle Varaita par le sanctuaire de Valmala. J'ai l'impression d'avoir frustré mon compagnon de route, qui n'aime pas faire les choses à moitié et voulait boire le calice jusqu'à la lie. Que voulez-vous, ce jour-là, je n'avais pas la grâce...

Après quelques lieux de plat pays, on se retrouve à l'entrée de Borgo San Dalmazzo sur une litière d'herbe fraîche, furtivement confectionnée entre chien et loup. Il ne fait pas froid, mais on était mieux dans la montagne...

Congénères en quête d'insolite, allez sur les routes du col de Tende, de Peirafrica et d'Ourne. On y est bien, même si l'on danse un peu sur ces vieux chemins oubliés. Mais évitez surtout d'aller seul au pas de l'Agnel.

Car, si nous avons retrouvé les marques rouges perdues la veille, nous avons cheminé trois heures encore à travers d'autres difficultés, le ventre creux mais contents d'en finir. On « s'empiege » (dialecte dauphinois) une fois de plus dans les vernes. Le passage est délicat, Michel chante une version du Roi des Aulnes qui ne doit rien à Schubert. Je ris dans ma barbe, moi qui me croyais seul à injurier les choses dans les moments de déprime...

A une heure de marche des thermes de Valdieri (car la route est fort pierreuse) au fond d'une petite plaine suspendue, un joli bâtiment flanqué de tourelles c'est la Reale Casa di Caccia. Si elle a gagné en pittoresque, elle a bien perdu en devenant. bergerie démocratique Dans la cour fermée déambulent des vaches avec leurs veaux, s'ébattent une demi-douzaine de chiens affectueux ou affamés, des poules et des lapins autour d'une Fiat au bord de l'émiettement. Deux hommes s'affairent autour de leurs fromages et nous offrent très simplement le vivre et le couvert. Une assiettée de pâtes, du vin, c'est bon après ces jours de frugalité. Bon aussi le sommier, contemporain peut-être des ébats du « Re galantuomo ».

La route militaire de la Bassa Druos (2628 m), au-dessus des lacs de Valescura, est coupée par les éboulements et les barrages anti-motos, auxquels nous ajoutons notre pierre. Au sommet, des lacs, un horizon immense, et là-bas, invisibles, Isola 2000, la Lombarde, le chemin du retour...

Dernier nouveau col de l'année, digne de clore une saison riche de souvenirs. Nous avons un siècle tout juste. Encore vingt ans comme ça (chacun, bien entendu), ne soyons pas trop exigeants... J'achève de rater une série de diapositives, mais je n'en sais encore rien. Quelle importance, au fond ? tout est dans la tête.

Dernière nuit sauvage au bord de la route, près du Lauzet. Il fait noir depuis un bon moment, comme souvent lorsque l'étape s'achève sur la route. On cueille le jour jusqu'au dernier rayon, puis on quête à l'aveuglette ou à la lampe un coin pour dormir. Et on le trouve, couvert ou non, confortable ou dispensateur de courbatures... Depuis six ans, j'ai souvent connu l'incertitude du gîte, c'est là un des charmes de ce genre de randonnée. La chance nous sourit souvent, comme ce soir. Le foin grossier est peu propice au sommeil. On parle, on philosophe, on vit l'instant. Demain, il fera jour.

Marcel Bioud
Claix (38)

CENT ET ORS L'HABIT DE LUMIERE

Or blanc, aube qui point
Quand la brume souligne un sommet convoité
Et qu'on entend, déjà, les clarines tinter,
Le soleil n'est pas loin.

Or rose, c'est l'aurore
Et sa tendre caresse aux stratus colorés.
C'est déjà la promesse d'un matin doré.
Les chiens dorment encore.

Or pur, ciel enflammé,
Au creuset d'Apollon, la cime reste sombre,
Alors qu'à l'opposé, c'est la fuite de l'ombre.
Jour à peine entamé.

Or cruel, goutte au front.
Paysage écrasé où les reliefs s'effacent.
Au loin, comme un défi, crêts de neige et de glace.
Yeux brûlants, nous souffrons.

Or roux, tendre à son tour.
Les veines des forêts qu'on voit à fleur de peau
Et l'ombre qui nous croise aux pentes de Leschaux.
C'est le déclin du jour.

Bernard Briand
Chambéry (73)

RUDE JOURNEE POUR LA PETITE REINE

Certains pratiquent la chasse aux cols. Moi, c'est la cueillette. C'est plus pacifique, et les cols peuvent repousser pour que d'autres en profitent à leur tour. Seulement voilà... Après cinq ans de balades, j'ai déjà dévoré la plupart des fruits bitumés de nos montagnes. Toutes les pommes du paradis savoyard sont croquées, et me voilà chassé de l'éden pour l'enfer des muletiers... A première vue, je n'ai rien d'une mule. Pourtant, tout cyclo est un peu tête de mule à l'envers : difficile de le faire reculer...

Au programme en cette fin de saison, le Golet de Doucy (1329 m) et le col de la Bornette (1304 m), au-dessus de la Compote en Bauges. Quinze jours plus tôt, je me suis fait coincer par la neige dans le Revard. Un B.P.F. et un bon rhume ! Maintenant la neige est remontée vers 1300 m sauf dans les coins d'ombre.

Le goudron me porte un peu au-delà du cul du bois, une rude grimpe, bien autre chose que le faux col du bout du lac du Bourget (quel est le plaisantin qui a posé le panneau ?). Plus loin, Zitrone parlerait de terrain gras. Moi aussi... Sans grande conviction, j'essaie sur le vélo. En trois tours de roue, tout est irrémédiablement coincé... Je poursuis, sous le vélo. Après avoir failli deux ou trois fois laisser une chaussure dans la boue, j'atteins le col.

L'autre versant est herbeux, donc cyclable... Je fais une rapide toilette de ma pauvre monture (? - 1), juste de quoi faire tourner les roues. Peste soit des garde-boue ! Ces idiots la gardent vraiment ! 1.5 km à plat séparent le Golet de Doucy du col de la Bornette. Il faut compter une heure... C'est que cela tient plus du parcours du combattant que du chemin cyclable. C'est une succession de prés, tourbières, borbiers, ruisseaux, buissons de ronces et d'arcosses, agrémentée de raidillons glissants entre chaque ruisseau et de plaques de glace dans les coins à l'ombre. Le fin du fin, c'est la tourbière gelée : l'eau stagne dans une foule de flaques à peine gelées (et cachées par l'herbe). A chaque pas c'est l'aventure... Vais-je poser le pied sur du solide ou dans l'eau fraîche ? Pour pimenter encore un peu le parcours, semer quelques barbelés. Secouer le tout, et voilà un cocktail détonant et crevant, surtout si l'on roule sur les barbelés... Encore quelques troncs à enjamber et voilà l'alpage spongieux du col. Tout droit, un sentier descend à Dousard en longeant la montagne du Charbon. Mais plutôt qu'aller au charbon, je préfère le Reposoir. Question de goût ! Pour aller à ce Reposoir, il faut prendre la route de Belecombe (prendre la route n'est qu'une expression, puisqu'il faut surtout ne pas mettre les pieds sur le chemin, les chaussures y resteraient. Vive les tracteurs forestiers !). Je préfère zigzaguer dans les prés très raides, c'est plus roulant, mais il y a toujours les barbelés à passer... A la sortie du Reposoir, active bourgade de trois fourmilières, le chemin s'engage dans un défilé. Descente assez casse-cou, le chemin étant pavé de mauvaises intentions à mon égard. La pente est ahurissante mais mes freins puissants. Pensez, la boue bloque presque les deux roues... Avec ça, pas de risque de s'emballer !

Le risque, ou plutôt la certitude, c'est de m'arrêter tous les cent mètres pour dégager les roues. Lentement et même pas sûrement, j'avance ; l'« enfer » touche à sa fin, voici le paradis bitumé (et avec toutes les bagnoles batifolant sur le goudron, y rouler est un des plus sûrs moyens de rejoindre prématurément le paradis des cyclos).

J'ai rejoint le plancher des vélos. Triste équipage que voilà ! Un cycliste boueux des pieds à la tête, juché sur une bécane usée, griffée et dont les chromes ne brilleront plus jamais. Pauvre bête ! Elle était parfaitement innocente !

(1) Monture, monture, c'est vite dit ! Vous connaissez beaucoup de cavaliers qui portent leur cheval dans la boue ?

François Rieu
Alberville (73)

ALTITUDE 3000

Trois mille mètres... Altitude qu'on atteint rarement à bicyclette, à moins de cycler au Caucase, au Népal, ou mieux au Pérou. Dans le massif alpin, à cette altitude, on a largement passé la frontière des névés et des glaciers. Les amateurs de hautes cimes à bicyclette n'auront que de rares occasions de hanter la « très » haute montagne, sauf bien entendu s'ils pratiquent le cyclo-muletier, terme au sens assez ambigu, mais qui a le mérite de rendre hommage à ces nobles bêtes qui nous ont précédés sur les sentiers de montagne.

COL SOMMEILLER 3009 M

Ces trois kilomètres au-dessus de notre Méditerranée, le cyclo peut les atteindre sans trop de difficultés par une piste en terre battue partant de Bardonecchia. Par difficulté moyenne, il faut entendre que bien des itinéraires de la région sont plus raides et plus rugueux.

C'était en 1976. Les travaux du tunnel routier de Fréjus battaient leur plein, et le bruit de la soufflerie d'aération vous assourdissait sur trois bons kilomètres. Enfin, voici les alpages où le seul bruit est celui des clarines, alliant les tintements légers des clochettes aux sons graves des bourdons.

Longue ascension au fond de cette vallée au débouché invisible. Facilité de la progression sur une piste au sol suffisamment meuble pour être qualifié de confortable. Allure lente à souhait car rien ne presse, et il faut bon guetter les marmottes au détour du chemin.

Mais il faut compter avec les nuages qui s'amoncellent sur les sommets environnants. Les derniers lacets semblent plus durs alors que tout s'assombrit très vite. Au refuge du col, c'est une tempête de neige qui m'accueille, et le glacier du Sommeiller est à peine visible.

Luxe des boissons chaudes bien à l'abri du refuge. Il neige de plus en plus. Douce chaleur du poêle. Le tapis blanc sera bientôt épais de 10 cm, et la piste ne sera plus praticable aux 28 mm de mes pneus. Gros efforts pour affronter les rafales de neige, capeler le poncho, et faire la trace. Jolie trace d'ailleurs sur cette neige fraîche ! Mais où se trouve la sortie du terre-plein qui marque la fin de la piste ? Rien n'est simple quand la neige vous aveugle, et que tout est uniformément blanc, pistes et alpages alentours.

En perdant de l'altitude, l'épaisseur du tapis diminue, pour faire place au revêtement d'origine, ô combien onctueux ! Le chemin est encore long jusqu'au col de l'Echelle, tourbier où peu de témoins verront un cyclo s'enliser. Mais qu'importe, il reste encore un peu de la boue des 3000 sur le cadre de ce qui avait naguère l'aspect d'une bicyclette.

PITZTALER JOCHL 3031 M

Nach joch * : deux syllabes gutturales à souhait. Il faut bien répondre aux nombreuses questions des randonneurs sur le chemin de Braunschweiger Hütte. C'était l'été dernier ; je randonnais en Autriche, quelque part entre Strasbourg et Bergerac. Peu habitué à la langue de Goethe, je m'étais enquis dès le matin, du temps qu'il pourrait faire dans la journée.

En formulant la question en petit nègre teuton, j'ai obtenu toutes sortes de réponses allant du Nein catégorique au Ja, Ja des plus ironiques ; et plus la route s'élevait, plus les réponses convergeaient... dans le sens d'une journée pluvieuse.

Peu importe, j'avais laissé mes volumineuses sacoches à Imst, et je m'apprêtais à tenter la jonction Pitztal-Solden, en Tyrol, si bien décrite dans la revue des 100 cols par Michel Perrodin.

Il faut préciser que le Joch en question est un haut col de l'Oetztal, au sud-ouest d'Innsbruck, dans la région du Wildspitze, l'un des plus hauts sommets d'Autriche. Les glaciers sont nombreux dans les parages, et il est exceptionnel qu'on puisse atteindre un joch à plus de 3000 m sans se heurter à quelque sérac ou crevasse. Les névés, par contre, sont légion sur l'itinéraire du col : pas question de traverser à pied sec.

La route du Pitztal se termine à Mittelweg, et vient buter sur les premiers contreforts du Wildspitze. Quelques centaines de mètres sur une piste de plus en plus caillouteuse, et voilà le sentier qui part à l'assaut d'un verrou rocheux le long d'une cascade d'eaux jaunâtres et boueuses. Le chemin est bien tracé, bien qu'escarpé, et on arrive à faire rouler la bicyclette, ce qui est un luxe rare sur les sentiers de montagne.

Les glaciers se découvrent peu à peu en prenant de l'altitude. Mais le plafond nuageux lui, descend à vive allure ; des flots de brume, des nuées tourmentées assaillent les cimes d'alentours... Le spectacle est d'une sauvage beauté, et justifie de longues pauses contemplatives. Rarement, j'ai pu assister à de tels tableaux sur les éléments déchaînés. La majesté de la montagne n'est-elle pas mieux révélée à l'approche du mauvais temps ?

Mais la rêverie est interrompue par un coup de tonnerre répercuté à l'infini par les parois environnantes. Brusque retour à la réalité de l'orage en montagne. Braunschweiger Hütte n'est plus très loin, et c'est une course effrénée en coupant les lacets du sentier, stupéfiant au passage quelques randonneurs, doublés par un étrange équipage : vision insolite entre deux bourrasques. Il pleut, il grêle, mais très vite le refuge apparaît. Me voici à l'abri, alors que tout le massif semble vaciller sous les coups de boutoir du tonnerre.

Il faudra attendre une heure avant la fin de l'orage, en compagnie de quelques centaines de montagnards entassés dans le refuge. Et pas question d'obtenir une boisson chaude ! Ils sont cinquante qui me précèdent au comptoir.

L'orage s'est éloigné, mais pas les nuages. Visibilité réduite à quelques dizaines de mètres. Sur la neige des névés, peu de problèmes pour trouver la trace : celle qui monte est la bonne.

Voici le passage tant redouté au niveau du col. Passera ? passera pas ? La sente n'est pas des plus larges, mais je ne chausse que du 42. Portage à droite, du côté du ravin ; c'est plus facile et c'est plus sûr ! Finalement, ça passe, avec maintes pauses contemplatives sur les pentes on ne peut plus proches. Mais j'encombre la voie avec mon chargement en bandoulière ; et j'entends quelques « Schnell » impatients alors que je savoure les derniers mètres du passage. D'après les milieux autorisés, le Joch ne dépasse pas le niveau deux en escalade. J'en suis bien aise, moi qui passe le trois avec difficultés. Un degré de plus et j'en étais réduit à démonter la bicyclette, et la faire passer par petits morceaux, une roue par ci, un cadre par là.

Après les plaisirs de l'escalade, l'ivresse de la descente. Le vaste névé qui rejoint la route est réellement descendable avec vélo *. Ne vous encombrez pas d'un piolet et faites votre trace droit dans la pente ! Il suffit de s'arc-bouter à la selle et au guidon, roue arrière dans l'axe de la plus grande pente pour accélérer, ou en travers pour freiner. Ce qui prouve une fois de plus que la bicyclette n'est pas tout à fait inutile en haute montagne.

MONT CHABERTON 3131 M

La plate-forme du sommet m'accueille. Une place suffisante pour y faire défilier un bataillon d'artillerie. Quelle surprise de trouver un endroit plat aussi vaste à cette altitude. La montagne a-t-elle été rasée à des fins militaires ?

En prenant garde de ne pas rouler sur des débris de verre ou de barbelés, je me dirige vers les casemates et autres vestiges peu discrets de l'occupation militaire.

Un grand merci quand même à l'armée pour avoir tracé cette piste démente qui en 1900 mètres de dénivellation, conduit de Fenils, en Val de Suze, au Mont Chaberton. Le matin même, j'avais peine à croire un paysan qui, dans un français pittoresque (on parle toujours français dans le Val de Suze) doutait de l'ascension à bicyclette. Et j'avais vite fait le calcul : aux 13 km annoncés correspondaient bien les 1900m.

Cela commençait pourtant de manière aimable, en quittant la route du Montgenèvre et en traversant la Doire. Mais après le village du Fenils, fini l'asphalte. Et pour donner le ton, dès le deuxième kilomètre,

quelques beaux champs de cailloux stoppent net l'élan de la bicyclette. Elan est d'ailleurs un bien grand mot, car avec le tour de roue, on ne parcourt guère plus de 7 km en une heure sur ce type de terrain. Que faire alors, sinon descendre de la machine avant d'y être contraint en catastrophe, franchir le passage à pied, ce qui n'est pas aisé sur ces pentes à 20 %, puis relancer la mécanique sur un sol moins mauvais.

On arrive enfin, après maints enlissements et la traversée d'un alpage infesté de mouches, au kilomètre 8 signalé par une borne.

Un coup d'œil sur la carte, où je n'ai aucun mal à localiser ce kilomètre 8, et, ô stupeur, son altitude, qui ne dépasse celle de Fenils que de 900 mètres.. Pas de doute possible, il reste bien 1000 mètres à gravir en 5 kilomètres. D'ailleurs, la route cesse les longues (pas plus d'un demi-kilomètre) traversées pour escalader les clapiers en lacets très courts au pied d'une falaise. Il s'en faut de peu que la piste ne grimpe à l'assaut de la dite falaise, mais par un trait de Génie, une vire de 20 bons centimètres permet de surmonter l'obstacle. Il faut bien se résigner à continuer à pied, en notant bien que des sentiers de montagne sont dix fois meilleurs que la piste du Chaberton.

Au sortir du passage, on aperçoit le col du Chaberton à 2764 m ; le revêtement est meilleur, le Génie a dû calibrer les cailloux de la piste et en a profité pour couper dans la pente. Résultat : de 20 à 25 %.

Quelques tentatives sur le vélo et je suis fixé. Pour gravir une telle pente ; il faut, en plus de petits développements (soyons raisonnables, limitons-nous au tour de roue), et d'un moral d'acier, il faut dis-je, des jambes trempées dans le même métal. Donc continuons à marcher sur cette piste qu'il faut pourtant considérer comme cyclable. Peut-être qu'avec des vitamines Z et une bonne dose d'hyper-concentré XL99...

Au col, pause et vue assez effarante sur les lacets supérieurs. Ne pas se laisser impressionner, la pente est moins raide, pas plus de 20 %, et permet même l'usage de la bicyclette comme véhicule porteur. Redoutes, casernes, bastions, champs de fil de fer barbelés se succèdent. Sur les derniers mètres, la montagne a repris ses droits, et les avalanches de pierres ont recouvert la piste.

Voici la plate-forme sommitale avec, côté italien, huit tours de belle taille, qui devaient porter de l'artillerie de gros calibre.

Mais, fi des artilleurs ! La vue s'étend fort loin tous azimuts ; les Ecrins, la Vanoise et le Viso sont là, à portée de regard. Plus proches, les crêtes de Sestrières et leurs consœurs françaises du Granon et de Serre-Chevalier permettent à loisir de contempler des alpages à perte de vue, et d'échafauder d'autres randonnées en Briançonnais.

Descente sans problème, sur la bicyclette. Sensations peu définissables, on cherche en vain la poignée du parachute, l'horizon prend des allures d'hypoténuse, et la godille avec dérapage contrôlé de la roue arrière résoudrait fort à propos la question du freinage. Au col, finies les acrobaties, je bifurque à gauche pour suivre à pied une trace dans les éboulis qui conduit directement aux abords du Montgenèvre.

Il faudra bien que j'y revienne, avec du glucose en pagaille et un appareil photo en état de marche. D'ici là, j'en connais plusieurs qui vérifieront la « cyclabilité » sur place.

Il ne manque pas de place au mont Chaberton, bien davantage qu'au Galibier ou au Tourmalet. Et n'est-ce pas en rêve que je vis un rassemblement insolite à l'altitude 3131, des « cent cols » par centaines à l'assaut d'un mont...

* Vers le col

* (en vélo-ramasse, plus exactement)

Michel Verhaeghe
Antibes (06)

DE 1 A 129 OU COMMENT ON DEVIENT MEMBRE DES 100 COLS

1. C'était en 1975, le 15 août exactement, les 6 km du col du Marais au-dessus de Thônes t'impressionnaient un peu. Tu souris ? Mais souviens-toi, pour un baptême du feu et avec un vélo « tout acier », la performance n'était pas négligeable. Premier test réussi.

8. En feuilletant l'album photos, tu peux retrouver le souvenir de cette journée de 1976. Barbara, 2 ans, est du voyage... sur mon porte-bagages bien sûr. Tu poses auprès de nos montures, au sommet du col de la République devant le monument à Paul de Vivie alias Velocio. A cette époque ce nom évoquait peu de choses pour nous. Non affiliés à la F.F.C.T., nous cyclotons sans le savoir.

12. Un « mauvais souvenir » ce 20 juillet 1977, depuis ce jour, tu te méfies de « mes raccourcis ». Pourtant la Michelin était formelle, le col de Maupas dans la forêt de Lente n'était pas un sentier. Barbara, 3 ans alors, n'appréciait guère les grands arbres auxquels s'accrochaient de tenaces nuages. La nuit approchait et un vent d'inquiétude soufflait sur notre petite troupe. Mi-marchant, mi-cyclant, les 1129 m sont vaincus. Au sommet, pendue à un fil de fer barrant le sentier une pancarte : « taureau méchant ». De quoi nous faire accélérer et arriver avant la nuit.

18. En 78, de vert le vélo est devenu bleu, la barre transversale du cadre mixte s'est faite horizontale et les jantes et pédalier en passant de l'acier au dural ont gagné en légèreté. Les 1200 m de dénivelé du Puymorens sont à ta portée. Barbara n'est pas là, c'est que moi aussi j'ai troqué « le cher et vieux demi-course » pour une randonneuse plus légère mais mal adaptée aux lourdes charges. Et puis Elodie est née au printemps. Alors en emmener deux ! Nous partons toute la journée. Je suis sûrement le moins rassuré 28 km de montée. En deuxième position, j'épie ton coup de pédale mais j'en suis pour mes frais. Je n'ai pas pu jouer le rôle de sauveteur providentiel.

65. « Toujours plus haut car toujours plus beau », cette devise qui pourrait être celle des 100 cols, commence à être tienne. Après le Puymorens, l'Envalira, et nouveau perfectionnement : triple plateau avec 28 x 28. Tu fais maintenant partie de la grande famille. La F.F.C.T. t'a ouvert les bras et avec elle la semaine fédérale. En 1979, c'est Narbonne. Le dernier jour, le grand parcours assez corsé t'a mise en confiance. Et puis notre ami Bernard Migot nous a parlé du club des 100 cols et les plus de 2000, il faut bien les monter. Il fait aussi beau que l'an dernier au-dessus d'Ax les Thermes. Betty, notre cousine, cyclote toulousaine, nous accompagne. Pour elle aussi c'est le premier 2000. La nouvelle route au-dessus de l'Hospitalet est plus rude mais pas de problème. Dès avant la bifurcation Puymorens-Envalira nous remontons la longue file des voitures. Après le Pas de la route est plus tranquille mais le pourcentage plus sévère. Personne ne faiblit. Bravo Mesdames. 89. Excuse-moi de te rappeler le col de la Gueulaz mais en ce jour de l'été dernier tu m'as vraiment étonné et ravi. Après avoir passé la Forclaz du côté suisse, un de mes « raccourcis », nous a posé quelques problèmes. Il est plus de midi, le soleil tape fort sur la paroi rocheuse. L'ombre quasi inexistante nous empêche de déjeuner avant le sommet. J'ai bien cru que tu allais abandonner. Où as-tu trouvé les ressources pour aller jusqu'en haut ? Mystère. Nullement rebutée l'après-midi tu t'offres le col des Montets des deux côtés puis la Forclaz côté français avant de regagner Sembrancher. Chapeau ! Le lendemain c'est le Grand St Bernard et trois jours après le circuit des Aravis. 11 août 1975, où es-tu ?

99. « Pitié, je n'arrive pas à te suivre ». Cette phrase, je ne l'ai pas prononcée mais je l'ai pensée. Le col était anodin sur la carte : col de Rille, 938 m, auprès de St-Girons. En le montant je pense au club dont Bernard m'a parlé à la suite d'un article paru dans le bulletin des 100 cols ; l'A.M.B. l'amicale des Maris Battus, au sens sportif du terme. Eh bien, ça y est, dans le col de Rille je suis intronisé. A ma décharge : j'ai chuté dans une descente la veille. Mais quand même !

et 123. Péguère et Crouzette, même ceux-là n'ont pas pu résister. Toujours souriante, toujours moulinant en souplesse un « petit » 28 x 28, mètre après mètre, tu as vaincu leurs pentes à 19 %. Les adeptes du 42 x 24 ont du se poser des questions en te voyant passer. Puissent-ils avoir compris.

129. Le dernier de la liste pour l'instant : col de Pradel (1680 m). 13-08-80.

Pourquoi ces quelques lignes ? te diras-tu. D'abord pour te féliciter mais aussi et surtout pour montrer ce dont sont capables nos « frêles compagnes » et pour encourager d'autres cyclotes de la plaine à faire de même (en 1980, le club des 100 cols ne comptait que 65 féminines sur 925 membres dont beaucoup de « montagnardes »). Bravo encore et à l'année prochaine : le 650 est commandé. A nous les cyclo muletiers, mais avant un événement te préoccupe bien plus : en Avril, garçon ou fille ?

A Pierrette par Alex Poyer
Le Mans (72)7

UN COL ALSACIEN NON REPERTORIE

Parti de Munster avec mon épouse à la chasse aux nouveaux cols, nous nous retrouvons bientôt à Soultz-bac- les-Bains à la recherche de la route du Firstplan. Les pancartes sont très rares dans ce petit bourg et les gens introuvables dans les rues, ce matin . Aussi avançons-nous au « jugé ».

Bientôt, un panneau indique tout droit « Col de Vacances ». Tiens, curieux ! Je ne l'avais pas relevé celui-là. Je croyais pourtant avoir bien « épluché » la liste des cols dans le guide de la Fédé... Et ce nom de col à consonance française en Alsace ; inhabituel, non ? En, la perspective d'ajouter un col supplémentaire à notre capital nous incite à continuer sur cette petite route. Nous verrons bien.

Après quelques centaines de mètres, nous arrivons en « cul de sac » devant une grille. Un panneau de bois y est accroché. On peut lire « Colonie de Vacances »... Eclats de rire !

Mais où est donc la route du Firstplan ?

Jean-Claude CHABIRAND
Angers (49)

RECIDIVE

« C'est pourtant vrai qu'elle couine » émit Godefroy qui se souvenait à propos du vocable utilisé par un auteur titré pour qualifier le bruit de la neige tassée sous les pas.

Elle couinait en effet. L'œil mi-clos malgré le double écran des lunettes et de la visière de sa casquette, le cyclo piétinait besogneusement son ombre, posant ses pieds dans les traces que lui ménageait son épouse. Ils avaient conclu une manière de marché, un additif à leur vieux contrat de mariage, adapté aux circonstances : « toi, tu fais la trace ; moi je porte le vélo ».

Ils n'étaient tout de même pas encordés, sinon par les indéfectibles liens de la complicité loufoque qui les poussait tous deux, à la suite de deux autres compères commingeois vers la crête sommitale du Col Sommeiller qui ouvre son large seuil, à 3009 mètres, pas plus, pas moins, sur les versants inabordables de la Haute-Maurienne.

A vrai dire, Godefroy était, en ces lieux, récidiviste, ce qui n'ôtait rien à son sentiment de culpabilité vis-à-vis de ses trop confiants compagnons, mais le dispensait, selon lui, de porter son propre vélo jusqu'au col.

En effet, dans les années 70, avec André et Robert (1), deux complices qui avaient eu le bon goût de s'en tenir à cette première expérience, ils avaient atteint sans coup férir le col, mais sur leur vélo, comme tout un chacun.

Cette fois, en cette fin juillet 1980, le chaud soleil d'été enfin retrouvé n'avait pas eu loisir de faire fondre assez de neige du printemps et le mauvais chemin lovant ses innombrables lacets au départ de Bardonnechia, puis au-dessus du village de Rochemolles, s'était étranglé, à un bon kilomètre du col, entre deux murs de neige de plus en plus hauts et de plus en plus proches.

Après d'ultimes et rageurs barbotages dans une infâme sentine glacée, il avait fallu descendre de machine.

C'était trop bête ; après plus de trois heures de progression besogneuse et cahotante, l'œil ébloui certes par le décor et le ciel limpide, l'appareil photo à l'affût de la marmotte surprise ou du compère en déséquilibre dans l'ornière d'un méchant lacet, mais aussi le front ruisselant, le mollet durci malgré les petits braquets, après ces trois heures de volonté tendue, et de regards épiant l'apparition de l'échancrure sommitale, les Commingeois se trouvaient coincés sur l'avant-dernier barreau de l'échelle !

Réunis au sec sur un large rocher tiédi par le soleil, ils commencèrent par manger ; manger quand on a faim, c'est déjà une compensation, une consolation partielle au niveau stomacal, la précaution nécessaire avant d'éventuelles décisions ultérieures.

Ces dernières ne tardèrent pas. Georges (2) , sans prévenir et sans mot dire, prit soudain son vélo sur l'épaule, enjamba le talus neigeux et, à petits pas frileux, mit le cap sur le col, tout droit, comme Don Quichotte. Sancho le suivit, alias Claude (3), son petit cadre de 50 bien calé sur ses larges épaules. Et puis, comme Godefroy s'y attendait, Micheline. Et puis lui-même, forcément, dernier de cordée soupirant et résigné.

Et voilà pourquoi, une demi-heure plus tard, sous un ciel d'un bleu presque noir, dans le chuintement du vent qui caressait par longues risées la surface du névé, accompagné du vol rasant d'un couple de choucas dont les ombres fugaces recoupaient sa route, voilà pourquoi, Godefroy constatait que la neige, effectivement, couinait. Elle couinait sous ses souliers cyclistes promus, pour l'occasion, au rang de brodequins d'altitude par la seule adjonction de courroie de cale-pieds faisant office, en principe de crampons. Mais elle couinait aussi DANS ses chaussures, avec, en plus, une manière de bruit de succion, quelque chose comme la musique très particulière d'une ventouse à déboucher les lavabos.

Et cela lui faisait un drôle d'effet de se sentir de la sorte, la tête au chaud et les pieds au frais...

A quelques mètres devant lui, Micheline faisait donc la trace, pesant de son mieux sur la surface grenue du névé pour y laisser des semblants de marches utilisables par son porteur d'époux qui grognait ferme lorsque son « guide » redressait exagérément l'angle de montée, le mettant ainsi au seuil du « décrochage », comme disent les aviateurs.

De temps à autre, pourtant, le couple inversait les rôles, notamment lorsque Godefroy désirait prendre une photo. Et ça n'était pas chose si simple ; il fallait d'abord changer le vélo d'épaules, laisser prendre à Micheline quelques pas d'avance, cadrer, réprimer les mouvements parasites dus à l'essoufflement. A un moment donné, Godefroy put inclure dans son viseur la menue silhouette de Claude qui progressait plus haut, vaille que vaille, infime coléoptère sur le vaste névé.

Et puis, on croisa Georges qui redescendait déjà avec la mine hypocritement modeste des vainqueurs. Comme toujours en pareil cas, ceux qui montent encore sont un peu jaloux mais cachent leur soupçon de rancune sous des propos légers et insoucians.

De toutes façons, le col était proche désormais. Encore un faux plat, très faux cependant et d'autant plus éprouvant que l'on se hâte d'en finir et que ça n'est justement pas fini.

A gauche se profila un refuge métallique, aux angles arrondis. A droite, claquaient quelques drapeaux formant balises, se déployant au vent des cimes comme moulins à prières du Népal.

Le sommet !... Claude était là depuis un moment déjà, aussi négligemment assis sur la neige croûteuse que sur un tapis de Turquie. Il avait carrément planté son vélo dans la couche étincelante, comme un défi, un trophée de victoire de l'absurde sur la logique, de l'inutile sur le pragmatique, du loufoque sur la raison élémentaire.

Micheline, à son tour, planta son vélo, mélange de surfaces étincelantes sous la lumière brutale et de tubes barbouillés jusque sous la selle de grosse neige grumelleuse.

Et elle se tint là, contente d'elle enfin, foulant sous ses pieds mouillés toutes les médiocrités de la terre.

Godefroy était content aussi, comme peut l'être un cyclo sur un névé, à plus de trois mille mètres, les pieds sans chaussettes et le cœur sans regret, quelque part sur la frontière franco-italienne, avec deux choucas, un ami, une épouse et le soleil pour témoins.

(1) André GACHASSIN et Robert GARANTO (randonneurs commingeois)

(2) et (3) Georges TARISSAN et Claude LARROCHELLE, autres randonneurs commingeois.

Pierre Roques

Gourdan-Polignan (31)

MA CHERE ARSINE

Je viens encore te remercier pour l'accueil que tu m'as réservé en ce dimanche 3 août dernier. Il y avait aussi, fidèle au rendez-vous, ce guide très éclairé qu'est le soleil...sans qui les choses...

J'ai été très sensible à toutes ces fleurs qui jalonnaient mon sentier (un vrai feu d'artifice de couleurs et de formes) ; des grandes à clochettes et des mignonnettes à ravir.

Tu avais sorti ton plus beau cristal avec tous ces petits ruisseaux qui scintillaient au-dessus des grands. Ici ça coule de source ! Mais dans ma plaine on dirait plutôt « mettre les petits plats dans les grands » vu qu'il n'en manque pas.

Je me suis, par ailleurs, bien attardé à contempler cette « Rivière d'argent » qui plongeait dans le fond de ta gorge. Devant la beauté je ne peux pas baisser les yeux. Tu me pardonneras donc de m'être si longuement rincé l'œil.

Ma compagne habituelle, tu sais la petite Reine, est restée en bas, au Pied-du-Col, d'où je suis parti vers 6 h 30.

A 8 h. j'étais au chalet-refuge de l'Alpe du Villar d'Arène, à 2000 m d'altitude, pour casser une croûte.

J'ai flâné par la suite durant 2 h. jusqu'au pied de ton glacier, à travers les chaos rocaillieux du sommet du Col, puis je suis revenu au même chalet pour mon repas de midi.

J'ai pu, ainsi, assister à ces scènes d'alpage qui m'enchantent toujours : ruminants dispersés en taches mouvantes sur l'étendue de l'Alpe, ânes figés attendant le maître près des chalets, moutons groupés et disciplinés grappillant l'herbe rase jusqu'au bord du névé, etc... La marmotte s'est bien manifestée à plusieurs reprises et j'en ai sursauté la première fois bien que je m'y attende. L'une d'elle, sans doute la doyenne, avait le ventre qui traînait par terre lorsqu'elle s'est carapatée ; je n'ose pas dire « ventre à terre » car elle devait manquer de souffle.

Du sommet, j'ai pu contempler les hauteurs du Granon, au-dessus de la vallée, d'où la veille je t'avais bien examinée en compagnie de ma petite Reine. Tu parais moins séduisante sur ce versant de la Guisane, au point que mon amie a refusé de m'accompagner : - C'est ça ton ARSINE ! Vas-y seul si tu veux... et puis je ne tiens pas à me faire écrabouiller au retour lorsqu'il faudra revenir par le Lautaret jusqu'au Villar d'Arène

J'ai admis qu'elle pouvait bien avoir raison de temps en temps, mais j'ai décelé dans son objection une petite pointe de jalousie qui date de cette conversation téléphonique que nous avons eue en juin. Elle écoute aux portes du garage.

Il faut lui pardonner, je lui dois tant de beaux jours ! depuis tant de lustres !

Alors j'ai convenu, le lendemain, de céder à son caprice en allant avec elle revoir encore une fois la Bérarde, tu sais cette Dame un peu snob qui lèche les bottes à la Meije.

Merci encore à toi, chère ARSINE, pour ce beau jour que je n'oublierai jamais.
Ton ami Cyclotouriste de l'Ain.

Jean Longefay
Savigneux (01)

PAR MAUX ET PAR VAUX

Extrait du « carnet de bord » d'un tour de France randonneur à deux, quelque peu gâché par le mauvais temps et la maladie pour terminer et l'interrompre provisoirement en pays Commingeois. Mais qu'à cela ne tienne ; à traverser quelques journées contrariées, on n'en apprécie que mieux les lendemains qui chantent !

Sainte Marie de Campan – Il pleut. Le village est désert. Vite, trouver un restaurant. Le serveur est aimable mais la cuisine qu'il nous sert peu appétissante... Nous repartons alors que la nuit tombe.

Il est temps de chercher un abri. Première démarche infructueuse. La fermière n'a plus de paille ni de foin à nous offrir. « Avec le temps qu'il fait depuis quinze jours, pensez ! Mais tentez donc votre chance chez untel à l'autre bout du village ! » Manifestement « untel » ne peut pas (ou ne veut pas ?) non plus nous venir en aide. Toutefois, son épouse - la bonne âme - nous assure que nous dormirons très bien sous les arcades bordant la place du village. Comme nous lui faisons part de nos doutes, la voilà qui nous fait la morale. « Mais enfin, on n'a pas idée de faire de la randonnée ainsi, quelle imprévoyance ! ».

« Allez, au revoir et merci, excusez-nous pour le dérangement ! » Joseph a repéré une grange en bordure de la route. Un peu d'escalade et nous y sommes ; ça sent la fermentation mais, au moins, nous voilà à l'abri. Manque de chance, c'est justement la grange du paysan que nous venons de quitter et le voilà qui s'amène, la menace aux lèvres. De dures négociations s'en suivent. Finalement, en échange de nos identités, il consent à ne point quérir la maréchaussée et accepte que nous passions la nuit dans sa grange embaumée.

Mardi 1er juillet – Quelle heure est-il donc ? Une heure du matin. Je n'ai pour ainsi dire pas fermé l'œil ; ça ne va pas. J'ai envie de vomir. Ce doit être cette odeur forte de foin fermenté ! (ou peut-être ce pâté douteux d'hier au soir...). Je me pointe à l'entrée de la grange, vaste découpe à deux mètres du sol, les entrailles retournées. C'est une question de secondes, juste le temps de sauter en bas dans l'herbe mouillée. « Vous qui venez ici dans une humble posture... ». Je crois me vider entièrement, mais tout à l'heure, après être péniblement remonté dans la grange, une nouvelle crise me prendra. Interminable. Joseph s'est réveillé et geint. J'ai du le réveiller, mais dans l'état où je suis... qu'il aille au diable ! Mais lui aussi est mal en point, le bougre, et souffre des mêmes maux. Avant de se soulager à l'extérieur, il y va même de sa petite syncope. Dix secondes qui lui sembleront avoir duré plusieurs minutes. La crise commune est passée. Nous nous recouchons. Que faire d'autre ?

Nous ne sommes guère vaillants au réveil. Les vêtements trempés la veille sont encore mouillés, bien entendu. Comment auraient-ils pu sécher alors que dehors, il pleut sur la cuvette désespérément bouchée où se noie Ste Marie de Campan. Le café est ouvert sur la place du village où nous n'avons pas daigné passer la nuit. Des cantonniers s'exprimant fort dans leur incompréhensible patois, y déjeunent au saucisson et au vin rouge. J'ai retrouvé l'appétit mais Joseph n'avale pratiquement rien. Son indisposition nocturne n'est pas terminée alors que je n'en subis que le contre-coup, sommeil, manque d'entrain, vague déprime, mais cela tient au temps.

J'ai oublié mes gants dans la grange. Je ne vais tout de même pas en faire cadeau à notre hôte forcé de la veille... Joseph est reparti en direction du col d'Aspin. J'en fais de même peu après et ne tarde pas à le rejoindre. C'est pas la gloire, et il m'apparaît sans force. Pour sûr, il va mettre pied à terre à Espiadet, là où la route, pénétrant dans la forêt, entame sa série de lacets à cinq kilomètres du col. Pour le moment il voudrait des yaourts, seul aliment qu'il lui semble possible d'ingérer. Va pour des yaourts... mais les rares établissements rencontrés sont fermés. Il n'est que 9 heures du matin, il n'y a pas d'épicerie à Espiadet, et l'on ne trouvera rien avant Arreau. Il est près de onze heures, lorsqu'une prudente descente entamée dans la brume du col nous amène à Arreau où le soleil timidement, cherche à percer les nuages. Comment avons-nous atteint le col, après cinq kilomètres de marche à pied entrecoupée d'incessants arrêts ? C'est à Joseph qu'il faut le demander. Lui seul sait par où il est passé.

Il est bientôt midi. Le cafetier de l'établissement où nous avons échoué voudrait pouvoir disposer de la table, car nous n'avons pas réservé... Nous levons l'ancre et partons en quête d'un asile. Quelques heures de sommeil seront peut-être salutaires à mon coéquipier ? Le curé d'Arreau nous accueille. Le presbytère de ce montagnard buriné affiche complet, une compagnie de prêtres nantais occupant les lieux. Mais comme ils vont partir en randonnée, c'est bien volontiers qu'ils mettent une chambre et deux lits à notre disposition.

Quinze heures, on refait surface. Il faut y aller ; tâchons au moins d'atteindre Luchon. Envolé, bien sûr, l'espoir d'atteindre ce soir Saint-Girons... Quelle poisse !

Salut, brave curé d'Arreau ! La route du col de Peyresourde indulgente et compatissante, s'élève en pente douce, en direction de Bordères-Louron, pour se redresser ensuite insensiblement. Avant peu, c'est sûr, Joseph mettra pied à terre, car l'arrêt d'Arreau ne l'a guère « requinqué ». Au carrefour d'Avajan une soudaine envie le reprend. Je me suis allongé sur le bord de la route durant cet intermède. Mon compagnon en a fait de même un peu plus loin. Faut y aller Joseph, on ne va tout de même pas rester sur ce carré de bitume, attendre que la pluie ajoute encore à nos ennuis ! F... le camp ! Encore neuf kilomètres, c'est écrit sur le panneau. On va se les grignoter en douceur, en mettant le temps qu'il faudra, avant de basculer et de se laisser glisser sur Luchon...

Perdu dans ses pensées, Joseph est reparti, moulinant son 32 x 30 à la limite de la perte d'équilibre. Je lui ai laissé du champ, après tout il ne risque pas de s'échapper ! Tiens, un virage, deux virages, mais c'est qu'on approche du sommet ! Dix huit heures et quelques minutes. Nous avons atteint Peyresourde. Rideau. La journée est finie, petit père ! Pas encore, car, après Saint-Aventin, un silex ajoutera encore à ses malheurs.

Bagnères-de-Luchon - l'église et sa tour carrée.

« Permanence J.O.C. » annonce une pancarte à l'entrée du presbytère. Un prêtre nous y accueille. Il peut nous prêter un lit et nous invite à partager son repas, en compagnie de deux charmantes toulousaines, qui assurent la permanence en question. Que déciderons-nous demain ? Attendons demain.

Après le foin dégueulasse de Sainte-Marie « décampons »... Quel délice de se glisser dans un lit bien chrétien, comme dirait Joseph qui ronfle déjà... Il n'a pas perdu le sommeil, c'est toujours ça.

Daniel Frézé
Belfort (90)

COMMENT OCCUPER UN 22 JUILLET

La route grimpe en lacets dans la forêt de mélèzes, assez fort mais très régulièrement ; le jour se lève peu à peu alors que j'escalade sans forcer le Mont Semnoz ou Crêt de Chatillon, première des difficultés que j'aurai à affronter aujourd'hui, puisque j'entreprends la randonnée des Cinq monts savoyards, organisation du Vélo Club d'Annecy. Deux molosses en liberté m'obligent à accélérer la cadence et cela me réveille tout à fait. Il ne fait pas très chaud et il m'a fallu me lever assez tôt pour me rendre à Annecy, depuis Cluses où je suis en vacances. Une heure de voiture, avec dans la bouche, le goût du café hâtivement avalé, et cette sensation d'irréalité que connaissent bien les randonneurs du petit matin. La traversée d'Annecy m'a paru bien longue, en voiture. Quelle belle ville, toute ouverte sur son lac, avec ses canaux et sa vieille ville ! Mais j'aurai bien le temps de visiter tout cela un jour prochain.

Pour l'instant, il s'agit de ne pas trop perdre de temps, car il me faudra abattre quelques 280 km agrémentés de 5600 mètres de dénivellation. Et, alors que je me suis garé sur la bonne route, juste entre le commissariat et l'hôpital (aucun rapport, je pense), j'ai trouvé le moyen de partir dans la mauvaise direction, autour du lac. Ce contre-temps me fait démarrer à 6 heures pile. C'est à 7 h 20 que j'arrive au sommet, la fin sur les alpages s'effectuant sur une route ravagée par les charrois de bois. L'hôtel des Roches Blanches vient d'ouvrir ses portes, la patronne me sert un chocolat et tamponne ma carte de route. J'apprends que les coureurs mettent plus d'une heure à effectuer la montée, avec armes mais sans bagages. Au revoir, Madame, j'espère que le beau temps vous amènera des clients plus nombreux.

La descente s'annonce périlleuse et, comble de malheur, je n'ai pas fait 500 m que le câble de frein avant devient tout mou. Premier virage en catastrophe et arrêt-miracle : l'embout du câble est à moitié arraché et a réussi à passer dans le trou du barillet au niveau de la poignée. Quel malheur, j'ai plus de 20 km de descente très raide devant moi avec des virages secs, et confiant dans mon matériel, je n'ai rien emporter pour réparer. J'ai beau faire retentir la montagne de mes gémissements sonores (faites moi confiance), je dois me résoudre à descendre, frein arrière presque bloqué et à m'arrêter tous les 500 m afin de laisser refroidir la jante brûlante.

J'arrive à Leschaux : rien à faire, pas d'atelier. Juste une jolie église au milieu d'un petit village. La descente s'avère moins forte ensuite. Ainsi, au prix de quelques jolies frayeurs, j'atteins Lescheraines. Je tente ma chance auprès d'un garage. Miracle, j'ai droit à un câble avant, ordinaire mais solide. Je dois le poser, mais cela me convient, d'autant que la gaine doit être amputée de quelques centimètres, le nouveau câble étant plus court que l'autre. Le tout pour 1 F ! (mais oui).

Je quitte ce havre de bonheur et d'abondance et c'est d'un cœur plus léger que j'attaque la route du col de Plainpalais, marche-pied du Mont Revard. J'admire cette montagne si verte, avec des sources partout. Malgré quelques passages raides où il me faut presser plus fort sur les pédales, je ne puis rester insensible aux fermes savoyardes, avec leurs toits pentus, eux aussi, leurs balcons de bois et leurs jolis tas de rondins. L'ai vif me pénètre et j'en fais ample provision, sans pour autant soulever la curiosité des rares autochtones ou de nombreuses vaches. Voici le Mont Revard. Cela me vaut un aller et retour, car le pointage a lieu tout en haut, au restaurant panoramique qui domine la vallée. Ne plaignons pas notre peine, c'est superbe ; avec Aix-les-Bains tout en bas, et le lac du Bourget. Plus inquiétante, en face, se dresse dans la brume, une montagne identique à celle qui se trouve présentement sous mes pieds. Tout à l'heure, mais dans combien d'heures ? je serai là-bas, là en haut plutôt, au pied de l'antenne qui annonce le relais du Mont du Chat. Je m'y donne rendez-vous et promets de me retourner alors pour admirer le Mont Revard. Je quitte sans tarder ce nid d'aigle, car j'ai remarqué un cycliste « léger » (pas de lumière ni de garde-boue, ni de sacoches, ni de bidon, mais un petit vélo en toile d'araignée) : nul doute qu'il va me proposer de faire la course. La descente se fait à l'ombre et pour une fois, je croise nombre de cyclistes qui suent à grosses gouttes en montant. En général, c'est l'inverse : ils descendent et je grimpe. J'entre dans Aix par d'amples virages. Ca y est, le câble avant recommence sa comédie. Le câble a cette fois bien tenu mais c'est le barillet qui, à la fois percé et fendu pour le passage d'un câble, s'est ouvert et ne peut plus retenir l'extrémité de celui-ci. J'échangerai bien ces fragiles mécaniques pour un vieux frein à tambour tout en acier !

Je me fraye un chemin tant bien que mal dans cette ville encombrée en fin de matinée, en quête d'un vélociste. Je trouve un monsieur, guère bavard, ni souriant, qui remet tout en ordre très vite. Comme il refuse tout paiement, j'achète un câble avant et un câble arrière, bien longs. Ironie du sort, ceux-ci séjourneront tranquillement au fond de ma sacoche tout l'été. Je les retrouverai en fin de vacances, agglomérés par la pâte de fruit, le biscuit, le fromage et le chocolat qu'ils y auront récoltés, glorieuse patine gagnée le long de maintes pentes. Impossible de sortir de la ville. Je tente ma chance à gauche. Un monsieur bien propre et bien poli, m'explique d'une voix posée que c'est la bonne direction, mais que cela va être difficile de trouver le bout du lac, après le golf. Il vaut mieux que je retourne à la gare, que je tourne à gauche, que j'aille tout droit au lac et que je le suive par la gauche... Tout à fait gentil, mais Suisse... Allons vite à la gare ; pas question de reprendre l'heure perdue dans l'histoire du frein, mais inutile d'en rajouter encore. Sinon, quand rentrerai-je, ce soir ou demain ? A la gare, un chauffeur de taxi cyclotouriste confirme les indications du monsieur de tout à l'heure et veut discuter vélo ; je file en lui donnant l'adresse de M. Dejouannet !...

Virage à droite au bout du lac sur une belle route toute plate au milieu des roseaux. Tout de suite après, ça se gâte : trois cyclistes qui descendent me souhaitent bonne chance (!) et un piéton me recommande de regarder sur la route, les traces de la dernière course de côte, si je sais compter jusqu'à 12, très, très lentement. Que de sages conseils ! D'abord, ne pas s'affoler et se dire que je suis là par ma seule volonté et pour mon plaisir... Mais il est midi, et je grimpe comme un forçat, en plein soleil. Deux ou trois arrêts, à l'ombre de rares pins, m'évitent le pire. Pour vous dire, près du sommet, un gars tout rouge, juché sur une motocyclette pétaradante, me dépasse, il est tout rouge car il doit pédaler la moitié du temps.

Enfin le sommet ; de joyeux randonneurs à pied et le sportif motorisé me félicitent de mon opiniâtreté, mais je devine leurs gestes dans mon dos : quelle idée de grimper « ça » en pleine chaleur alors qu'il fait si bon déguster un petit vin frais à l'ombre ! La patronne du bar des Aigles, le bien nommé, trouve le moyen de me parler du Layon et des vins d'Anjou alors que j'engloutis force limonades. Et maintenant ça descend. Je n'en puis plus de freiner dans tous ces virages. Enfin, à droite apparaît une portion de plat. Je pense à me restaurer, bien que je n'aie guère faim, car mon coup de pédale a perdu beaucoup de sa souplesse. Après Yenne, je retrouve le Rhône qui roule ses grosses eaux grises. Des vignobles adossés à la colline, exposent leurs grappes aux chauds rayons du soleil : ici naissent certains vins de Savoie réputés. Un vent léger tempère les ardeurs du soleil. Tout droit jusqu'à Culoz. A gauche Béon, où je fais une ample provision de fruits et je profite d'une fontaine pour les rafraîchir... ainsi que mes pieds qui commencent à cuire.

Après Talissieu, cela va monter vers le Grand Colombier dont on m'a dit le plus grand mal. Aussi, je profite encore de quelques sources isolées pour me tremper les pieds dans l'eau fraîche qui sourd de partout. Virieu-le-Petit, cela va encore. Et puis, juste après, « ils » ont construit une espèce de mur... Mais oui, mais oui, c'est bien la route, me confirme un automobiliste hilare. Pour une fois, je ne manque pas d'ombre fraîche, mais ça n'est pas possible : j'ai beau m'arc-bouter sur le 36 x 26, cela ne passe pas. J'ai l'impression que l'instant qui vient, verra ma mort par éclatement du cœur, des poumons et de tous mes muscles. Marcher en poussant le vélo, voilà la solution ; mais avez-vous déjà essayé de faire de l'escalade avec une bicyclette ? D'ailleurs je grimpe 2 mètres pour en redescendre tout aussitôt 1. Remonter sur la machine ? Oui, si d'habitude vous travaillez dans un cirque... Je lis et relis la carte Michelin : un passage à 16%... Tu parles : 12% sur 500 m, 14% sur 1000m et 19% sur 1500 m ! Dernier nombre confirmé deux fois par des panneaux criblés de chevrotines ; depuis quand les cyclistes partent-ils avec un fusil ? Je ne sais pas comment, mais je sors de cet enfer. J'en sifflole d'aise quand un cycliste léger-comme-un-avion me dépasse dans un joli bruit de dérailleur malmené. Au revoir, car je ne suis pas en état de l'accompagner, ne serai-ce que sur dix mètres.

Enfin voilà un hôtel et le haut du col. Non, j'aperçois mon coureur de tout à l'heure qui escalade, à droite, une route tracée directement vers le sommet, alors qu'une trouée, ici, juste devant, aurait permis de couper au plus court. Allons donc voir cette croix immense que des gens sont venus admirer de près. Quant à moi, je vais conter mes peines au patron de l'Auberge du Grand Colombier. Il en rit de bon cœur en pointant ma carte de route ; les coureurs du Tour de France refusent d'affronter ce monstre. Il me revient alors à la mémoire la photographie d'un coureur russe faisant des lacets sur la route du Tour de l'Avenir. Lui, n'avait

pas le choix ! Et dire que les responsables du Club des 100 cols font la fine bouche : il paraît que ça n'est pas un véritable col géographique. Ah tiens, j'irai en Corse la prochaine fois.

La descente plus raisonnable, me conduit à Anglefort, autre joli village ; puis par la grande route, j'atteins Seyssel, berceau d'un autre grand vin blanc sec (mais fruité, je ne vous dis que ça). Et voilà que sur la Nationale, on annonce le Pont Rouge coupé. Je continue cependant car la déviation proposée est l'œuvre d'un dément. Ce sera bien le diable s'il n'y a pas de passage pour un cycliste et son vélo. J'ai toute la route pour moi seul ; remarque réjouissante en d'autres lieux, mais bien inquiétante aujourd'hui. Confirmation, un vrai pont sur une rivière, coupé net. Je pourrais à la rigueur sauter ; mais mon vélo n'a pas encore appris. Heureusement dans ce désert, j'ai repéré peu avant une petite route à droite, elle me conduit tout aussi bien à Frangy, mais au prix de quelques bosses supplémentaires. Comme il est 19 heures, je téléphone à Nadine (c'était convenu), et lui annonce quelques heures de retard. Et je repars : virages et grimpées ?. J'avance tout doucement sur une belle route, enfin droite, avant St Julien-en-Genevois. Halte et repas du soir à l'ombre d'un restaurant abandonné : cela passe mal. Un indigène m'observe et passe son chemin, ma mine ne devant pas lui inspirer confiance. J'ai droit à ma ration de camions sur la route qui mène à Annemasse. Je fuis ces lieux insalubres à toutes jambes. La dernière limonade à Collonges sous Salève et me voici à l'assaut du Mont Salève : 8 malheureux petits kilomètres. La nuit tombe et je manque percuter un piéton. Il va falloir me méfier de moi-même. Cela va mieux avec la fraîcheur du soir et j'admire les derniers rayons du soleil sur la falaise. Je me console comme je peux, j'imagine que je poursuis le petit cône de lumière orange qui grimpe devant moi. S'il y en a trois de faits, il n'en reste plus que cinq ; seulement deux et demi, reste cinq et demi... Cela n'en finit pas. Heureusement, Genève qui s'étale de loin, m'offre ses lumières au détour de quelques lacets ; je trouve cela magnifique, preuve que je ne suis pas encore mort.

Petites lumières au Col de la Croisette, je vous bénis. Buvons et pointons dans l'indifférence générale. J'ai gagné. Et en avant pour le 52 x 14, bien couvert pour la descente, la dernière. En fait de descente, cela monte encore. Oh pas beaucoup, mais ça monte. Grosse colère et 36 x 20, tant que cela montera. Vient enfin l'heure de freiner ; quelques virages que la lune s'amuse à me cacher au dernier moment et c'est le retour à la civilisation. C'est que je commençais à claquer des dents ! Vive les lumières de la ville.

Cruzeilles, Pont de la Caille et Annecy enfin ; de la routine... Des lumières partout, des bistrotts pleins de monde. Allons d'abord pointer. Je retrouve ma voiture à sa place et tente ma chance au Commissariat. On m'accueille gentiment, les cyclistes de V.C. Annecy ayant pignon sur rue et le circuit des Aravis ayant lieu à la fin de la semaine.

Alors, je puis délayer mes chaussures et placer le vélo sur le toit. Soudain je n'ai plus soif. On vient tout juste d'entrer dans le jour suivant. Je rentre, car je n'ai plus qu'une hâte : dormir, après une bonne douche.

Quand quelques jours après, à l'issue du Circuit des Aravis, je remets la carte de route des 5 Monts Savoyards à l'organisateur, je le félicite du parcours en lui faisant remarquer que les clubs montagnards n'ont guère de peine pour trouver de beaux parcours. Je lui fais part de mes autres impressions et en particulier de la difficulté que j'ai trouvée dans les dernières grimpées. Il me demande combien des trois jours accordés, j'ai utilisé. Ma réponse fait naître sur son visage un air de stupeur, presque d'horreur. Alors, je comprends que je viens de perdre une belle occasion de me taire.

J'espère toutefois avoir intéressé mes lecteurs, en effet, de la randonnée en montagne, je ne pense avoir oublié aucun des ingrédients : l'euphorie de certains passages, la peine et parfois la souffrance des passages les plus durs... et le plaisir d'en parler ensuite.

Claude Di Pietro
Angers (49)

LA CYCLOLONGA DEI LAGHI PREALPINI

Si vous êtes du genre « chasseur de cols à tout prix », cette épreuve de 200 km et qui n'en comporte que trois, ne vous concerne peut-être pas, mais si vous êtes du genre à aimer la montagne à 15 % et les panoramas superbes, ceci vous intéresse au plus haut point.

Sur le plan touristique, vous serez comblés. Après une mise en jambes sur route plate où on flirte avec les petits lacs de Merale et de Conabbio, vous traverserez quelques villages typiques avant d'attaquer le premier morceau de la journée : le Mottarone.

Lacets en forêt, route tranquille menant dès la mi-col à des points de vue de rêve surplombant à sa gauche le lac d'Orta, à sa droite le Lac Majeur, en toile de fond les cimes enneigées du Monte Rosa.

Dans la descente, peu de temps pour s'attarder et c'est regrettable, la forêt est superbe !

A partir de Sesto Calende, que l'on relie par un très beau pont où une photo mérite d'être prise au moins côté lac, la route est entourée de villas ravissantes avec des jardins verdoyants. On longe enfin le Lac Majeur et la portion qui relie Angera à Ranco présente un intérêt tout particulier, incitant à la rêverie et au farniente...

Après le contrôle de Malgesso et une portion de route à grande circulation que les organisateurs ont su éviter au maximum, c'est la Passo Cuvignone avec une première partie en forêt longeant une rivière, et un site beaucoup plus imposant après le village de Varado, offrant alors un coup d'œil remarquable vers de lointains horizons.

De Luino à Ponte Tresa, vous longerez la Suisse dans la verdure avant de reprendre une route en moyenne altitude où la campagne et la forêt se succèdent de Marchirolo à Orino.

Un coup d'œil sur le lac de Varèse vers Gavirate avant d'atteindre Malgesso. Sur le plan sportif, bien que cette randonnée ne comporte pas de nom de col prestigieux, croyez-moi, vous en aurez pour votre argent : après Arona (25ème km), vous serez tout de suite dans le vif du sujet avec les « rampaillons » qui vous mènent au pied du Mottarone.

Celui-là, c'est déjà quelque chose : du 15 % en escaliers dans sa première partie, puis 5 kilomètres de route non goudronnée où le sable dans lequel on s'enfonce semble doubler le pourcentage de la pente !...

Le Passo Cuvignone, c'est une autre histoire... Un très bon revêtement dans le sens montant, mais regardez la carte Michelin n° 26 (Italie-Suisse) et jetez un coup d'œil sur les chevrons... Vous comprendrez que je ne plaisante pas... lui non plus ! Sur la dernière partie du parcours, outre le petit col de Marchirolo qui fait des dégâts lorsqu'on a 170 kilomètres dans les jambes, une série de montagnes russes ne vous quittera que pour plonger sur Gavirate... en attendant les deux petites grimpettes à la fin du parcours... Sur le plan organisation et ambiance, nous qui l'avons réalisé en 1980, nous avons été agréablement surpris de voir aussi peu de voitures suiveuses : les Italiens seraient-ils plus raisonnables que nous ? En tout cas, quel plaisir de pédaler seulement entre cyclistes !...

Le fléchage, sans lequel sur ce parcours tourmenté on se perdrait, fut parfait.

Le contrôle sur le même lieu que le départ au 120ème kilomètre permet de ne pas se surcharger inutilement durant la première partie

Une mention toute particulière pour l'accueil qui nous fut réservé. Maryse, une des deux seules féminines participantes ne cessait d'être encouragée. Plus on avançait dans les difficultés et plus on entendait de «

complimenti à la signora ». A l'arrivée, ce fut presque un triomphe. Il est vrai que la « ciclolonga » n'en est pas encore au stade du gigantisme de certains brevets où le randonneur n'est plus qu'un numéro anonyme parmi des milliers d'autres...

Après l'arrivée, tout le monde avait l'air de se connaître et, le comité organisateur étant en grande partie français, nous n'étions nullement dépaysés.

Cette randonnée mérite d'être mieux connue, elle en vaut bien d'autres qui ont acquis leurs lettres de noblesse et croyez-moi amis des « cent cols », si le Mottarone et le Cuvignone n'ont pas à vos yeux des noms prestigieux, lorsque vous les aurez vaincus, votre opinion changera. Moi-même j'étais un peu sceptique au départ lorsqu'un « ancien » faisait une comparaison avec le Ventoux... J'ai depuis changé d'avis !

Bien sûr, comme je vous le disais au début, vous n'obtiendrez pas un brillant score de cols au cours de cette randonnée, le Mottarone étant exclu de la liste, si vous êtes un « chasseur de cols », vous êtes moins concernés que le randonneur à tout faire dont je fais partie et qui est bien content d'avoir réalisé un parcours des plus beaux de sa carrière de cyclo.

Si un jour, vers la fin de l'an X... vous décidez d'y aller, alors n'oubliez surtout pas votre appareil de photo et vos plus gros pignons, vous ne regretterez ni l'un ni l'autre.

Robert Bellone
Antibes (06)

LES DAMNES DU TOURMALET

La troisième RANDONNÉE DU TOURMALET a rassemblé 527 cyclotouristes (venus de 186 clubs de France, de 2 clubs espagnols et d'un club hollandais) auxquels trois parcours étaient offerts pour le passage commun...au col du Tourmalet ! Parmi les 515 cyclos qui parvinrent à le vaincre, un ami journaliste de Tarbes : Jean-Paul Rey, dont c'était à la fois la première randonnée et « le premier 2000 ».

«Bof, j'ai escaladé l'Aspin sans trop de peine, il y a quelques mois, le Tourmalet ne sera guère plus dur... Voilà ce que je pensais au moment d'enfourcher ma bicyclette. La veille, un ancien m'avait pourtant prévenu : « J'ai fait l'Izoard cet été : ce n'est rien à côté du Tourmalet... ».

Les premiers kilomètres, jusqu'à Ste Marie de Campan, se font dans du beurre. Il n'est pas encore 8 heures du matin, le soleil cligne à travers les nuages, il fait bon, l'odeur du foin fraîchement coupé respire de chaque pré. Je double quelques gars, d'autres me doublent ; « Salut ! ». Cette politesse exquise me surprend et me ravit à la fois. J'ai bien raison d'en profiter, comme de regarder sans cesse la nature, car, dès la sortie de Gripp, mon regard va se fixer sur le bout de l'asphalte, au bout de ma roue avant pour ne plus le quitter. Je n'entendrai, ne sentirai plus rien, si ce n'est ma douleur.

Bien avant la cascade d'Artigues, j'ai dû passer sur le plus petit plateau. L'heure de la torture est venue plus tôt que prévu...Pour deux gars que je double, combien me passeront avec toujours (ou presque) un regard et un mot : « Ca va ? Pas trop dur ? » Je leur réponds que ça ira... Pourtant, c'est terrible cette épreuve ! A chaque coup de pédale, mes cuisses reçoivent la sueur tombant de mon visage ; j'ai mis tout à gauche comme vitesse et je n'ai plus l'impression d'avancer. J'en arrive à ne plus penser non plus. Une idée fixe : arriver en haut.. En haut, cela veut dire que je guette désespérément chaque borne kilométrique.

Voir un cyclo qui monte à pied ne me reconforte même pas : plus rien ne peut me faire du bien, sinon descendre de vélo à 2114 mètres d'altitude, là où les nuages ensèrent le sommet du col. Un coup d'œil en contrebas, la route est parsemée de taches multicolores dodelinant. Taches qui surgissent soudain dans mon dos, à une vitesse qui me semble celle du son. Un facétieux : « C'est le plus facile en ce moment : après la Mongie, tu vas voir... ». J'ignore qu'il dit vrai, le gars... Un autre qui compatit alors que je crois ne jamais terminer les trois derniers kilomètres : « Garde ton rythme, t'arrête surtout pas... » Et maintenant un « vieux » d'au moins 70 ans qui me passe, sans un regard, celui-là... Le comble : une femme me montre sa roue arrière : « Surtout pas de complexe ; j'en suis à mon 36ème col depuis le 1er Juillet... ». Je ne suis plus qu'une bête pédalante, je monte à un pas d'homme fatigué, je me surprends à gémir chaque fois que je me hisse en danseuse pour reposer mes reins. Et puis là, enfin, au bout de la ligne droite, le col dans le brouillard. Les jambes qui tremblent un peu en descendant de vélo. « Vite, un café chaud ! ». J'ai faim aussi. Je regarde alors les autres et saisis que tous ont souffert, que leur vitesse souvent plus rapide que la mienne ne leur épargnait point la douleur, au contraire.

Quand je plonge vers Barèges, puis Luz-Saint-Sauveur, je me prends pour Icare. Vrai, je vole, rien ne me résiste, même pas les voitures. J'ai envie de crier... au bout (de six heures) de cette première randonnée, après deux cols autres que ce Tourmalet, après une fringale terrifiante, après avoir songé qu'il fallait être maso pour souffrir comme un damné aussi gratuitement, ce sera l'arrivée. Sous un préau, l'organisateur de cette randonnée, le tortionnaire souriant de 1054 mollets, Guy Bartette, m'accueille avec un croissant et un verre d'antésite. Une médaille souvenir que je glisse dans la poche du maillot. L'aveu de mes souffrances à Bartette et à ses copains cyclos des Coustous, et je rejoins ma voiture. Dans l'anonymat. Avec le seul vrai bonheur : celui de m'être vaincu. Tout en hissant ma carcasse dans l'ombre des géants du Tour de France, je le jure, je ne songerai plus jamais une seconde que grimper un col est chose facile.. Mais à propos l'Aubisque culmine à combien ?

(recueilli par Guy Bartette)
Jean-Paul Rey, Tarbes (65)

MEA CULPA

Saint Vélocio

Patron des cyclos,

Toi de qui je n'ai pas toujours bien respecté les commandements

Pardonne-moi.

En ce troisième dimanche de Septembre, sur les bords de la Creuse,

J'ai à nouveau péché et pédalé par amour propre ; et comme je n'aime pas faire

Les choses à moitié, pour justifier pleinement le triple « mea culpa » rituel,

J'ai péché trois fois.

MEA CULPA POUR L'AMOUR PROPRE D'ABORD... Pour avoir semé la panique dès le départ ; ce n'était initialement que pour vérifier ma forme et éprouver mon genou gauche défaillant 15 jours avant du côté de Volvic ; puis, comme c'était supportable et qu'autour de moi ça commençait à flancher (sauf les maillots rouges bien sûr, mais on en reparlera plus loin) j'en ai rajouté et ai rajouté et ai éprouvé une certaine joie, du sadisme presque, il faut bien l'avouer, à voir s'éteindre après 40-50 bornes, ces gens qui manifestement s'étaient trompés d'épreuve. Tu m'accorderas j'espère les circonstances atténuantes car ces gens-là vu leur allure (matérielle) étaient plus des coureurs que des cyclos, et leur allure (irrégulière et zigzagante) était un danger pour leurs voisins de peloton ; il était donc plus prudent de les laisser derrière.

MEA CULPA POUR L'AMOUR PROPRE FAMILIAL ENSUITE... Le ménage étant fait et m'étant retrouvé avec mes deux gars pour prendre quelque nourriture, j'aurais pu, j'aurais dû bien sûr, attendre les restes de la troupe qui arrivaient précisément alors que nous repartions. Mais puisque les circonstances nous avaient réunis, il ne me déplaisait pas, au contraire, de terminer le parcours, en petit comité restreint et familial. Il y a longtemps que cela ne m'était pas arrivé et en fait nous n'étions jamais restés ainsi, tous les trois, aussi longtemps en rallye officiel. Ils ont d'ailleurs été bien gentils mes deux « gamins » car ils auraient facilement pu me larguer, mais nous étions bien ensemble et nous nous sommes baladés tranquilles, appréciant avec le soleil revenu, le paysage plus varié... et nous moquant même au passage d'un champion de ski nautique que nous avons mal identifié (pardon à toi aussi Patrice Martin !). Sur la fin quand même la petite séance de train habituelle pour montrer que nous étions encore frais... et passer toujours groupés, devant trois autres maillots rouges tout aussi groupés... à la terrasse du café voisin de l'arrivée, depuis un certain temps déjà ; mais là j'empiète un peu sur le troisième péché, et avant d'y arriver, je voudrais à nouveau réclamer les circonstances atténuantes pour cette Trinité, au nom du Père et des deux fils.

MEA MAXIMA CULPA POUR L'AMOUR PROPRE PRESIDENTIEL... Officiellement nous n'étions venus que pour défendre notre coupe, en étant les plus nombreux des plus éloignés, à moins que ce ne soit l'inverse, comme disent les matheux, seul le résultat compte. Mais, en prime, si nous étions aussi les plus costauds ? Oui je sais, c'est totalement contraire à l'esprit cyclo dont je me réclame tant, mais une fois par ci, une fois par là, il faut bien s'amuser un peu, d'autant que ça restera entre nous (pas d'article dans les journaux locaux, ni de publicité pour le matériel utilisé). Je savais que tout le monde (ou presque) était en forme... et pas fâché de le faire savoir. Donc, exécution, et pas besoin pour cela de plan prémédité : la machine est chargée en permanence, il suffit d'allumer la mèche et ça part aussitôt ! La mise à feu étant faite avec l'aide de Gérard, je soufflais un peu dans la première côte (fou d'accord, mais prudent quand-même) recensais tranquillement mon commando au passage : un , deux, trois... six sept ; donc sept aussi derrière, bien groupés sans doute avec René et Roger comme capitaines de route, ma place est à l'avant, si le genou tient, et il faut qu'il tienne !

Ils ont bien compris, je pense, ceux de devant, qu'aujourd'hui on pouvait s'amuser, mais autant le leur dire pour leur ôter toute trace de remord... et participer aussi à la fête. Lorsque qu'un peu plus tard je décrochais à nouveau pour trouver le troisième souffle, j'imaginais d'avance la surprise qu'allaient avoir la prochaine côte, grâce à Philippe, Christophe et Serge, les trois « GAN » qui nous avaient « chatouillés ». Cette jubilation m'en fait presque oublier ladite côte. Elle n'eut d'égale que celle ressentie à l'arrivée, lorsque j'eux

confirmation de ce que je présentais : TROIS MAILLOTS ROUGES en tête départagés seulement à la faveur d'une crevaison (Gérard bien sûr). « Crockett » fêtait ainsi, en train, son incorporation prochaine dans un régiment du même nom.

Là, je sens que j'ai aggravé mon cas, et que ce compte-rendu qui relève plus de l'Equipe que de la revue fédérale, ne va pas faciliter mon pardon. Alors encore une fois je demande le bénéfice des circonstances atténuantes : ...c'était mon dernier rallye de l'année et aussi mon dernier comme Président actif, je ne pouvais tout de même pas me traîner en queue de peloton comme je l'ai fait si souvent cette année.

Maintenant que ma confession est terminée c'est l'heure de la pénitence et de l'absolution...mais il y a un petit os qui m'empêche de recevoir le sacrement : je n'ai aucun remord !

Alors je vous propose un arrangement : on laisse ça de côté pour le moment jusqu'au printemps prochain et à l'occasion du grand pèlerinage pascal on en reparlera tous les deux. Et là je suis sûr que chez vous, sous le soleil de Provence ça s'arrangera, malgré une probable rechute, puisque ce test chronométré par équipe est placé sous votre bénédiction. Et en prime, si vous voulez, histoire de payer les intérêts de retard, j'irai faire mon chemin de croix dans le Ventoux.

Pierre Cordurié
Etrechy (91)

LE COL DE LA GRANDE CASSE 3098 M A BICYCLETTE AOUT 1929

J'accompagnais mon frère aîné (26 ans), le dynamique organisateur, une force de la nature, interne des hôpitaux, plus tard chirurgien à Annecy où il sera Président du C.A.F. local, et un cousin de mon âge (19 ans) qui venait d'apprendre son admission à l'École Navale.

Paris très tôt de Menthon-Saint-Bernard, nous gagnons à bicyclette (via Alberville, Moutiers, Bozel) le hameau de Laisoney, terminus de la route dans la vallée de Champagny.

Vers 10 h du matin, nous attaquons le sentier muletier qui remonte la vallée vers le col du Palet, en direction de Tignes en longeant sur notre droite le doron de Champagny et la principale chaîne du massif de la Vanoise.

Quand nous apercevons le glacier de Lépéna, jusque là caché par un contrefort, nous quittons le sentier et traversons le doron, dont l'eau du glacier est un peu fraîche...en l'absence de pont !

Pour atteindre le glacier, nous gravissons le contrefort herbu et à forte pente, vélo sur l'épaule, avec le sac à dos ; c'est le plus dur de la montée.

Vers 18 heures, nous rejoignons le glacier, mais il comporte des séracs qui nous font perdre encore du temps. Quand le jour baisse, mon frère décide de renoncer à passer le col le soir, et de bivouaquer. Mais rien n'était prévu pour cela. Heureusement la température n'est pas trop basse, suffisamment toutefois (nous sommes à une altitude de l'ordre de 2600 ou 2700 m) pour que nous renoncions à essayer de dormir. Pendant une bonne heure nous nous occupons, sur un affleurement rocailleux à peu près horizontal, à construire en pierres une murette rectangulaire de quelques 40 cm. de haut, parfaitement inutile car il n'y a pas le moindre vent.

Toute la nuit nous avons tourné en rond en battant la semelle, sous un magnifique clair de lune. Nos chants à tue-tête étaient parfois interrompus par les coups de canon du gel faisant éclater quelque part la roche ou la glace et par de fréquents cafés noirs chauffés au méta dans un quart de métal.

Mais la nuit semble bien longue...

Nous n'attendons que les toutes premières lueurs de l'aube pour reprendre notre ascension et nous réchauffer. Les séracs franchis assez facilement, nous poussons nos vélos sur le glacier dont la pente est beaucoup moins raide que celle du talus herbu de la veille. Le glacier se resserre de plus en plus entre la Grande Casse à gauche et l'Aiguille de Lépéna à droite. Nous rencontrons encore quelques crevasses aisément contournables et enfin une petite crevasse qui barre tout le glacier. Force nous est de la traverser, là où sa largeur semble la plus faible, de l'ordre de 1.50 à 2 m en surface. L'un de nous bien délesté et assuré par les deux autres, l'enjambe en sautant. Ensuite, à l'aide de notre corde, nous faisons traverser successivement les trois sacs à dos et les trois vélos.

Vers 11 heures nous sommes au col (3098m)...et au soleil. Une langue de pierres sépare les glaciers de part et d'autre. Le glacier de la Grande Casse, que nous allons descendre, présente une pente initiale assez forte qui nous incite à la prudence. Nous descendons lentement, en traînant par une roue nos vélos couchés à plat, la pédale s'enfonçant un peu dans la couche de neige de surface et assurant un certain freinage.

Puis la pente devenant plus raisonnable, nous enfourchons nos vélos : l'adhérence des pneus est bonne sur la surface granuleuse de la neige non encore dégelée. Nous nous permettons même de franchir perpendiculairement quelques minces crevasses de dix à vingt centimètres de large... : même sensation que pour les nids de poule des routes goudronnées de l'époque !

Enfin, nous quittons le glacier et, vélo sur l'épaule, descendons la moraine latérale formée de grosses pierres, face à l'aiguille de la Vanoise, à gauche de laquelle nous atteignons le col de la Vanoise (2515 m). Nous nous reposons au refuge Félix Faure où, bien sûr, une courte mention de notre exploit est relatée sur le livre d'or.

En partant vers Pralognan, nous passons devant un petit lac où un névé mijote dans l'eau : c'est l'occasion pour mon frère, infatigable, de piquer une tête... rapidement.

Puis, c'est la descente, effectuée en majeure partie à vélo sur l'herbe ou le sentier (nous avons de bons freins et déjà l'expérience d'autres cols muletiers) avec même un passage dans l'eau d'un lac fossile presque comblé. Une seule crevaison à signaler...

A Pralognan (1404 m), nous rejoignons le monde civilisé, avec les joies que procure une bonne descente à vélo vers Bozel, où nous bouclons notre itinéraire ; puis retour vers Menthon.

En tout, environ 40 heures sans dormir !

B. Favre
Paris

TOUT EN ROULANT

Au cours de la saison 1978, le hasard a voulu que je roule à trois reprises différentes avec un jeune, d'une vingtaine d'année. Après avoir fait connaissance, mon compère en cyclo me dit « être sorti depuis un an d'un centre de rééducation pour handicapés mentaux. Les sorties à vélo étant une des activités de ce centre, il a pu en faire partie. Il me dit sa joie d'avoir très vite pu constater qu'il était sur son vélo, pareil à son moniteur, pareil à tout le monde. Sur son vélo, personne pour l'aider à pédaler. D'une certaine façon, il fallait se prendre en charge, s'assumer. Après quelques sorties c'était aussi la tête qui travaillait. Il fallait changer de vitesse, savoir pourquoi on en changeait, laquelle était la mieux adaptée au terrain ? « C'était le début d'une certaine indépendance, mais aussi de la liberté, je crois que je peux dire merci au vélo... ».

Tout en roulant, nos conversations ont touché un peu à tout. De la culture (des terres), au sport, en passant par les arts et les métiers manuels. Surtout ne croyez pas que mon jeune ami et moi-même soyons des champions en ces matières. Nous avons sûrement dit quelques énormités que des oreilles plus éduquées auraient eu du mal à supporter. Puisque nous sommes entre nous, je ne rapporterai que ce qui nous concerne, nous, cyclos. Des histoires de vélo, nous en avons beaucoup parlé puisque grâce à lui, nous nous étions rencontrés. Tout y est passé : grandeur du cadre, braquets, selles, chaînes, distances, moyennes. Enfin, comme vous le savez : « Quand un cyclo rencontre un autre cyclo, qu'est-ce qu'ils se racontent... ». Nous avons parlé de tout ce que vous connaissez par cœur grâce à votre expérience et à notre revue Cyclotourisme. Ce n'est pas cela que j'ai retenu le mieux de nos rencontres, mais trois ou quatre histoires que nous « sains d'esprit », qualifierions « de faux ». Ces histoires m'ont été racontées avec tant de joie, tant de malice dans le regard, que j'en suis encore à me poser des questions ; les voici :

- Avant chaque départ en randonnée, nous avons droit aux conseils d'usage. Celui de, rouler l'un derrière l'autre, revient chaque fois. Sur la route, notre moniteur, après avoir mené le train pendant quelques kilomètres, demande à Jean de passer devant ; celui-ci se trouvant bien de suivre une locomotive, trouve la parade, « Je ne peux pas, au départ, tu m'as dit de rouler derrière l'autre... ». - La halte casse-croûte est un bon moment de nos sorties ; ça creuse de faire du vélo. Pendant que pain, saucisson, fromage et fruits descendent se mettre au chaud dans les estomacs, un peu à l'écart, Pierre aperçoit un camarade occupé à manger un boyau, « Tu vas rentrer à pied si tu manges tout » ! « Non, ce n'est pas mon vélo, c'est le tien ! » « C'est malin, heureusement, tu as laissé la valve, je vais pouvoir gonfler ».

- Il y a quelque temps nous avons passé la soirée à parler Tour de France et surtout de Paris-Roubaix. Notre moniteur a eu fort à faire pour répondre à nos questions sur l'enfer du Nord, les effroyables pavés, la souffrance ou même le calvaire des coureurs. Il faut dire qu'à chaque instant, il était interrompu par notre camarade Robert, qui est affligé d'un bégaiement prononcé. Sans complexe aucun, il n'arrête pas de parler. Profitant d'un court instant de pause, Paul, heureux de pouvoir en placer une, s'adresse à Robert, « Avec toi, on a l'impression de faire toute la route de Paris à Roubaix, sur les pavés ».

- Notre discussion sur le tour de France et Paris-Roubaix ayant mis de la dynamite dans les mollets de quelques camarades, ils n'ont été heureux que le jour où nous avons organisé une course contre la montre dans les allées du parc. Nous nous sommes bien amusés, mais certains étaient un peu vexés d'avoir été battus. A l'arrivée, au dernier concurrent, nous avons commenté la course. Quelqu'un a dit à Albert : « Comment se fait-il que Martin t'ait battu ? » - « Pas étonnant, il roule comme un fou » - « Oui, mais lui, il le sait ».

En supposant qu'il y ait une barrière entre eux et nous, pour ma part, je doute maintenant de savoir désigner le côté de la barrière où j'ai ma place, et surtout quel est le bon côté.

A vous de savoir si vous êtes du bon côté. Dur, dur...

Bernard Lapeyre
Biarritz (64)